

Considérations sur le périple de Sertorius dans la zone du détroit de Gibraltar (81-78 av. J.-C.)

Laurent Callegarin

▶ **To cite this version:**

Laurent Callegarin. Considérations sur le périple de Sertorius dans la zone du détroit de Gibraltar (81-78 av. J.-C.). Pallas. Revue d'études antiques, 2002, 60, pp.11-44. hal-03606742

HAL Id: hal-03606742
https://univ-pau.hal.science/hal-03606742

Submitted on 12 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CONSIDERATIONS SUR LE PERIPLE SERTORIEN DANS LA ZONE DU DETROIT DE GIBRALTAR (81-78 AV. J.-C.)

LAURENT CALLEGARIN
Maître de conférences à l'université de Pau et des Pays de l'Adour
1 rue du hameau du moulin 64140 Lons Tél/Fax : 05 59 72 93 81

Résumé : Les premières opérations de la « guerre sertorienne » mettent en lumière une zone jusqu'alors demeurée en marge du monde romain : la zone du Détroit de Gibraltar. Le passage de Sertorius va bouleverser pour longtemps la donne politique dans cette région, accentuant sa « romanisation ». En revanche, les structures urbaines et productives de part et d'autre du détroit ne semblent pas avoir souffert ; seule l'activité commerciale du « Circuit du Détroit » a subi un ralentissement, qui toutefois ne remet pas en cause son ouverture aux productions italiques.

Mots-clés : Sertorius, détroit de Gibraltar, Maurétanie, Bétique, *Gades*, royauté maure, trésors monétaires, clientélisme.

INTRODUCTION

L'épisode sertorien rompt avec les soulèvements armés auxquels l'Hispanie était habitués depuis la fin du IIIe siècle av. J.-C. En effet, le rebelle est ici un romain émérite, le propréteur Quintus Sertorius, qui mènera non seulement un combat militaire contre la Rome de Sylla, mais qui, directement ou indirectement, poursuivra et réformera les pratiques gouvernementales en Hispanie et en Maurétanie, toujours dans une optique résolument romaine. Ce n'est pas tant l'épopée en elle-même qui nous a intéressée ici que l'impact profond des actions sertoriennes dans les domaines politique et économique. Pour mesurer cet impact, nous avons choisi de nous limiter à une zone singulière, celle du détroit de Gibraltar, qui fut prise comme théâtre d'opération dans les premières années du périple (81-78 av. J.-C.) et de traiter de deux événements : d'une part les raids sertoriens en Maurétanie, qui nous éclaire sur le comportement de la royauté maure et les desseins inavoués du propréteur hors-la-loi, et d'autre part la rénovation du *foedus* de *Gades* en 78 av. J.-C., qui laisse entrevoir la nature des rapports qu'entretient la zone turdétane avec le pouvoir romain. Ces deux questions conduisent inévitablement à évaluer les dommages causés par la guerre sertorienne aux territoires extrême-occidentaux et à la navigation commerciale dans la zone du Détroit.

1. L'INGERENCE DE SERTORIUS DANS LES AFFAIRES INTERIEURES MAURES

1.1. *Le périple de Sertorius du printemps 81 à l'automne 81 av. J.-C.*

La première mention de relation directe entre Rome et la Maurétanie occidentale nous est donnée par Salluste à l'occasion de la guerre contre Jugurtha à la fin du IIe siècle av. J.-C.[1] Après la seconde bataille de Zama, qui se déroula en 109 av. J.-C., on apprend que quelques personnages se réfugièrent « en Maurétanie auprès du roi Bocchus »[2]. Bocchus Ier qui, jusque-là, avait montré une grande méfiance vis-à-vis de ce conflit, rejoignit son gendre Jugurtha près de *Cirta* en Numidie, où s'engagea une bataille indécise entre les rois africains

[1] Salluste, *Bell. Iug.*, XIX, 7.
[2] Salluste, *Bell. Iug.*, LXII, 7.

et l'armée de Marius. Après maintes tractations diplomatiques, Bocchus Ier, à la fin de l'été 105 av. J.-C., trahissait la cause africaine en livrant le rebelle numide au général romain, par l'intermédiaire de son questeur Sylla[3]. En reconnaissance de cet acte, les Romains octroyèrent à Bocchus Ier le titre d'ami et allié du peuple romain et lui permirent d'étendre son royaume sur les anciennes terres masaesyles[4].

L'épisode sertorien permet d'éclairer à nouveau le royaume maurétanien (Fig. 1). Ancien lieutenant de Marius, Sertorius tenta une première approche des rivages africains au printemps 81. En effet, incapable de tenir tête à C. Annius Luscus, général syllanien, il « s'enfuit avec trois mille hommes à Carthagène, s'y embarqua, traversa la mer et aborda en Libye chez les Mauritaniens. Comme ses soldats allaient chercher de l'eau sans méfiance, les barbares tombèrent sur eux, il perdit un grand nombre d'hommes et se rembarqua pour l'Espagne »[5].

Livré tel quel par Plutarque, ce passage semble revêtir *a priori* un simple caractère anecdotique, et l'action décrite passe pour être une sorte de lubie instinctive d'aventurier. En fait, cet extrait laisse entrevoir en filigrane les réalités politiques des royaumes africains, rendant ainsi moins irréfléchie la traversée maritime de Sertorius. Dans ce raid, la détermination du point exact de débarquement conditionne l'analyse historique que l'on peut faire de l'incident.

De nombreux historiens ont proposé divers points de chute libyens à cette malheureuse expédition, ne parvenant pas toujours à faire coïncider les données géographiques avec les dimensions politico-stratégiques de l'événement. Les propositions couvrent une large zone géographique puisqu'elles se répartissent entre la cité maurétanienne de *Russadir* (Melilla) et la cité numide de *Saldae* (Bougie, Algérie), soit sur une bande côtière de quelque 700 km !

En son temps, A. Schulten proposa les environs de l'oued Moulouya comme possible lieu de débarquement, du fait que ce cours d'eau délimite traditionnellement le royaume maure des terres numides[6]. Ph. O. Spann et F. García Mora suivent cette position, arguant du fait que Sertorius souhaitait demeurer à l'écart de l'Afrique Proconsulaire aux mains du jeune Pompée depuis le printemps de cette même année, et que la liaison maritime *Carthago Nova-Russadir* est attestée régulièrement par les sources littéraires[7]. Mais cet argument frontalier ne tient pas compte du fait que, pour prix de sa trahison, le maure Bocchus Ier reçut une portion du territoire numide, autrefois propriété des Masaesyles[8]. D'après les quelques allusions sallustiennes, ce territoire serait en fait la partie occidentale de la Numidie qui revenait à Jugurtha après l'arbitrage romain de 114-113 av. J.-C. Se basant en grande partie sur le « testament » de Bocchus II daté de 33 av. J.-C., certains historiens pensent que la frontière orientale de la Maurétanie a été rejetée jusqu'au fleuve *Ampsaga* (actuel oued el Kebir, Algérie)[9]. Mais si la proportion du « tiers de la Numidie »[10] rapporté par Salluste est exact, la frontière devait alors se situer beaucoup plus vers l'ouest, vers l'oued Mina et le cours inférieur de l'oued *Chinalaph* (actuel oued Chéliff, Algérie)[11]. Notons également que les sources littéraires et épigraphiques mentionnent l'existence de rois numides sur le territoire de

[3] Salluste, *Bell. Iug.*, CIX, 3.
[4] Plutarque, *Mar.*, 32. Si l'on suit Salluste (*Bell. Iug.*, CXI, 1) et Appien (*Num.*, 4), Sylla lui-même, avant la fin de la guerre, avait fait comprendre à Bocchus qu'il appartenait à Rome seule de disposer de l'extrémité occidentale de la Numidie que le roi maure avait cru pouvoir accepter en don de Jugurtha.
[5] Plutarque, *Sert.*, 7, 4-5. Pour sa part, Salluste reste encore plus circonspect sur cet épisode en relatant seulement le naufrage de quelques bateaux surchargés (*Hist.*, I, 98-99).
[6] Schulten, 1949, p. 32.
[7] Spann, 1987, p. 47 et 59 ; García Morá, 1991, p. 37-38.
[8] Salluste, *Bell. Iug.*, XVI, 4 et CII, 13.
[9] Decret et Fantar, 1981, p. 74.
[10] Salluste, *Bell. Iug.*, XCVII, 2.
[11] Camps, 1960, p. 242 ; Ghazi-Ben Maïssa, 1996, p. 1414.

Numidie occidentale entre 88 et 41 av. J.-C.[12] Pour sa part, A. Jodin suppose, mais sans arguments véritables, qu'en partant de Carthagène, les navires de Sertorius ont pu aborder soit à *Siga*, l'ancienne *regia* de Syphax annexée par Bocchus Ier, soit sur la côte du Rif[13]. Enfin, une très récente et argumentée proposition a été faite par F. Chaves Tristán qui, prolongeant la thèse militaro-stratégique proposée par G. Chic García[14], évoque la possibilité d'un débarquement soit à *Iol*, soit à *Saldae*[15]. Mais ici, dans les deux cas, nous demeurons, à notre avis, à l'extérieur du territoire politique de la royauté maure, puisque ces deux cités se situent largement à l'est de l'oued Chéliff.

Néanmoins, les hypothèses avançaient par les deux historiens espagnols méritent que l'on s'y attarde ultérieurement, car elles sont les seules à inclure ce court épisode sertorien dans une lecture macropolitique de la première guerre civile romaine. Pour eux, comme pour nous, il ne fait nul doute que le lieu de débarquement des hommes de Sertorius explique l'agression dont ils ont été victimes. En répondant au motif de l'attaque surprise des « barbares », nous pourrons peut-être éclaircir la localisation de leur point de chute.

Trois solutions s'offrent alors à nous : ou ce refoulement entre dans une hypothétique et ancienne logique stratégique de la monarchie maurétanienne de demeurer volontairement isolée de la Méditerranée romaine[16], ou les soldats de l'ancien lieutenant romain furent victimes d'un réflexe défensif de la part de nomades Africains, inquiets de voir débarquer sur leur côte une armée de mercenaires susceptible de perturber leurs habitudes[17], ou bien encore ce geste est dicté par une alliance politique contractée entre le souverain maure et le parti dominant à Rome, c'est-à-dire celui de Sylla. Si l'on peut aisément rejeter la première proposition, vérifiée ni par les sources littéraires, ni par les vestiges archéologiques, et marginaliser la seconde, invérifiable, la dernière mérite une attention particulière.

Sertorius n'aurait pas risqué un tel revers s'il n'avait été sûr de trouver en Maurétanie un terrain d'accueil. Or, là, il semble surpris de la tournure des événements. Malgré son opposition à la politique de Sylla, Sertorius était un citoyen romain sincèrement légaliste, qui devait éprouver de l'estime pour Bocchus Ier, compte tenu du fait que le monarque africain avait permis à son général de mettre fin à la guerre de Numidie. Sa tentative de débarquement en Afrique avait visiblement pour but de s'enquérir de la position du vieux roi, et d'éventuellement le rallier à la cause des Marianistes. C'est donc tout naturellement que Sertorius se rendait, d'après nous, dans une des résidences royales du souverain maure, en l'occurrence celle de *Siga*[18]. L'infortune dont il fut victime ne s'explique alors que dans le cas où la royauté maure avait choisi d'appuyer avec force le parti syllanien. On connaît déjà les gestes d'amitié échangés entre Bocchus Ier et Sylla depuis 105 av. J.-C.[19], mais l'argument

[12] On relève, d'après G. Camps (1981, p. 307), les noms de souverains suivants pour la période qui nous intéresse : Masteabar (88- ? av. J.-C.), Mastanesosus (80 ?-49 av. J.-C.) et Massinissa II (81-46 av. J.-C).

[13] Jodin, 1982, p. 307.

[14] Chic García, 1982, p.169.

[15] Chaves Tristán, García Vargas et Ferrer Albelda, 2000, p. 1463-1486. En ce qui concerne *Iol*, les auteurs expliquent leur proposition par le fait que la liaison *Carthago Nova-Iol*, également attestée textuellement au Ier siècle av. J.-C., est la plus courte. A l'appui de cette hypothèse, nous pouvons également mentionner le régime des vents et des courants marins dominants. Les vents dominants d'avril à juin sont des vents du ponant, et les courants sont ceux venant de l'ouest. Naturellement, au printemps, les embarcations en partance de Carthagène sont déportées vers le levant (Aubet, 1994, p. 164-165).

[16] Majdoub, 1996, p. 287-303.

[17] García Morá, 1991, p. 37-38.

[18] Callegarin et El Harrif, 2000, p. 32-34. Le site de *Siga* est localisé sur l'oued Tafna, aujourd'hui à 4 km à l'intérieur des terres algériennes. La côte se caractérise par une île sise dans l'embouchure de l'oued Tafna, Rachgoun, qui connut une occupation à l'époque phénicienne et par un cap portant le nom Bocchus. Il existe plusieurs sources qui descendent le plateau de l'Aïn En-Nebia (cf. Vuillemot, 1971, p. 76-84).

[19] Les liens qui unissent Bocchus Ier à Sylla datent de la reddition de Jugurtha. Des marques d'estime entre les deux hommes ont été relevées : en 93, à l'occasion de la préture de Sylla, Bocchus Ier lui fournit des animaux sauvages pour une *venatio* (Plutarque, *Sull*., 5).

qui achève de nous convaincre de la justesse de cette hypothèse, c'est que dans le même temps, un prince maure répondant au nom de Bogud, « fils du roi des Maures Bocchus », collaborait avec Pompée dans son intervention en Numidie pour rétablir le roi Hiempsal II, évincé du trône de Numidie orientale par l'usurpateur Hiarbas soutenu par les Marianistes[20]. Le premier revers de Sertorius en Libye semble bien avoir une coloration non pas anecdotique, mais bien stratégique. Et si l'on revient à présent sur les deux lieux de débarquement proposés par F. Chaves Tristán -lieux que nous avons préalablement écartés-, on peut remarquer que leur situation est théoriquement favorable à un embarquement des Marianistes défaits par les troupes pompéiennes et leurs alliés numides depuis la Proconsulaire et pris en étau par les contingents maures commandés par Bogud[21]. Au printemps 81, Sertorius aurait donc pu avoir l'idée non seulement de gagner le souverain maure à la cause des *Populares*, mais aussi de venir en aide aux troupes marianistes vaincues par Pompée en Numidie. Mais cette manœuvre s'est soldée par un échec total et le retour de Sertorius en Hispanie vers juillet 81.

Quoi qu'il en soit, la révolte maure qui survient dans la région de Tanger à la même époque tend à montrer qu'à cette date ce n'est plus Bocchus Ier qui règne sur le pays. Sans trop de détail sur leur rôle et leur pouvoir effectif, trois noms de personnages agissant vraisemblablement dans les années 82-75 nous sont donnés par les sources littéraires : il s'agit d'Ascalis, de Bogud et de Mastanesosus.

1.2. *Contre Ascalis (automne 81-printemps 80)*

En 81 av. J.-C., une révolte populaire maure, dirigée contre un certain Ascalis, fils d'Iphtas, se produit dans la région de Tanger. C'est alors que des pirates ciliciens, en pourparlers avec Sertorius sur le littoral onubéen durant l'été et l'automne 81, « cinglèrent vers l'Afrique pour rétablir Ascalis sur le trône de Maurusie »[22]. Ce même Ascalis reçut également l'appui de Sylla, qui lui expédia des troupes commandées par Vibius Paccianus[23]. Mais qui est donc cet Ascalis ? Est-il un petit chef de tribu du nord du Maroc, un des héritiers légitimes de Bocchus Ier ou bien un usurpateur du royaume de Maurétanie ? S. Gsell fait de son père Iphtas et de lui-même des roitelets ayant choisi *Tingi* comme centre d'un Etat doté d'une organisation autonome[24]. Il nous semble qu'il y a une part de vérité dans cette affirmation, mais nous pouvons, sur la base de l'ampleur du conflit, pousser plus loin les ambitions du dénommé Ascalis. Dans cette période troublée, n'aurait-il pas tenté de prendre à

[20] Paul Orose, *Ad. Pag.*, V, 21, 14.

[21] Pour appuyer cette version des faits, les auteurs signalent une concentration extraordinaire de monnaies (11 au total) attribuées à la cité de *Saldae* dans la zone andalouse de Vejer de la Frontera. Ces monnaies auraient été apportées dans ce lieu par les contingents marianistes battus en Numidie par Pompée et rapatriés en Bétique par Sertorius. Plusieurs objections peuvent être portées à l'encontre de cette pourtant séduisante proposition, dont en premier lieu l'appartenance au royaume maure des deux cités portuaires envisagées. Mais la plus sévère concerne l'attribution même des monnaies à la cité de *Saldae* (avers : tête féminine à droite avec un caducée / revers : *'šlbn*, cheval au galop à droite, avec au-dessus un globule à l'intérieur d'un croissant ; Mazard n° 538-540), au point qu'A. Beltrán a proposé une localisation hispanique (1977, p. 47) et que la récente étude de L.I. Manfredi demeure très circonspect (Manfredi, 1995, p. 304-305). Si l'attribution de ces monnaies à *Saldae* se confirme un jour, l'idée qu'elles aient été transportées par des troupes marianistes ayant combattu en Numidie se trouvera alors confortée. Mais ce n'est certainement pas ce premier raid désastreux de Sertorius qui en est responsable.

[22] Plutarque, *Sert.*, 9, 2. Les pirates ciliciens interviennent dans ce conflit local pour : soit défendre leurs propres intérêts qui pouvaient prendre l'apparence d'une base portuaire sûre dans les environs de *Tingi*, protégée qu'elle était par le roitelet Ascalis, soit répondre à un appel au secours d'Ascalis en contrepartie d'une importante somme d'argent. Concernant le premier cas de figure, on peut s'interroger sur le rôle qu'ont joué les pirates dans l'accession au pouvoir d'Ascalis.

[23] Plutarque, *Sert.*, 9, 5.

[24] Gsell, 1913-1928, 7, p. 271-272.

son profit le trône laissé vacant par la mort de Bocchus Ier et l'absence provisoire de Bogud ? Cela expliquerait le mécontentement d'une grande partie de la population maure, restée fidèle aux héritiers directs de Bocchus[25]. Ascalis ne serait alors qu'un petit chef local bien décidé à asseoir son pouvoir sur le reste du pays par la force. Pour expliquer à la fois l'intervention en sa faveur des pirates ciliciens puis des troupes syllaniennes[26], la querelle intérieure devait avoir une portée plus que régionale. Ce qui nous renforce dans l'idée qu'Ascalis n'est qu'un prince usurpateur, c'est qu'il bénéficie d'appuis circonstanciels et antagonistes. En effet, Sylla devait envoyé, en 79 av. J.-C., le consul Servilius dans la province de Cilicie et sur les côtes de Pamphylie, pour attaquer ces mêmes pirates dans leur repaire. Toujours est-il que Sertorius, prenant le parti inverse des pirates, profite de l'occasion pour débarquer pour la seconde fois sur le sol maurétanien[27] et aider les insurgés maures, liquidant l'envoyé de Sylla, Paccianus, dans l'arrière-pays tingitan ainsi qu'Ascalis et ses fidèles (Fig. 2)[28].

Devenu maître de tout le pays, Sertorius « ne maltraita point ceux qui recoururent à lui avec confiance, et qui se remirent à sa discrétion : au contraire, il leur rendit leurs biens, leurs villes et leur gouvernement, qu'ils lui avaient cédés de leur plein gré »[29]. Nulle part dans ce récit il n'est question d'un autre prétendant au trône que l'ancien lieutenant de Marius aurait rétabli ; il est seulement fait mention de villes et de leur gouvernement.

Comme l'avait déjà suggéré S. Gsell, la cause directe de ces combats semble bien être la succession au trône de Maurétanie, après la mort de Bocchus Ier, intervenue aux alentours de 81 av. J.-C.[30]. L'épisode africain de l'épopée de Sertorius ne nous fournit aucun élément dynastique ; rien ne nous permet de dire qu'il a aidé un descendant de Bocchus Ier à recouvrer sa place sur le trône maurétanien. La seule certitude que nous ayons est qu'au moment de son départ pour l'Hispanie, au printemps 80, les cités maures -*Tingi*, *Zilil*[31], *Lixus* ?, *Tamuda* ?, *Volubilis* ?- étaient libérées du joug d'Ascalis[32].

Parallèlement aux troubles maures, nous avons vu que Pompée, sur les ordres de Sylla et en tant que *privatus cum imperio proconsulare*, intervient en Afrique Proconsulaire puis en Numidie entre 81 et 80 av. J.-C., faisant tuer et le gouverneur marianiste Cn. Domitius Ahenobarbus et le roi numide Hiarbas, ce qui lui permet de remettre le trône de la Numidie à Hiempsal II et de progresser vers l'ouest[33]. En outre, nous avons montré que Sertorius

[25] Ce mécontentement se lit non seulement dans la révolte elle-même mais aussi dans l'accueil fait à Sertorius, venu renverser Ascalis contre l'avis des pirates ciliciens : « accueilli avec plaisir par les Maurusiens, il [Sertorius] se mit à l'œuvre… » (Plutarque, *Sert.*, 9, 4). Cette phrase pourrait sous-entendre, d'après H. Ghazi-Ben Maïssa, qu'Ascalis n'est pas un Maure (1996, p. 1414). Il pourrait alors être un numide masaesyle (tribu présente dans la partie septentrionale de la Maurusie), et donc étranger à la tribu des *Maurousioi*, majoritaire dans la zone.

[26] Dans le cas où Ascalis est un usurpateur, on peut se demander pourquoi Sylla l'aide-t-il lui au détriment du fils de son ami Bocchus. Le problème est-il si urgent à résoudre qu'abattre Sertorius est devenu la seule priorité de Sylla et qu'importe la manière s'il existe une possibilité de le supprimer ?

[27] De nombreux auteurs présument que Sertorius accosta aux environs de *Lixus* (Jodin, 1982, p. 309-310, n. 154-156 ; García Morá, 1991, p. 44). On peut songer également au port commercial de Kouass, près d'Asilah, d'où part une liaison terrestre qui mène directement à *Tingi* via *Zilil*.

[28] Plutarque, *Sert.*, 7 ; 9, 12-13 ; Strabon, XVII, 3, 8.

[29] Plutarque, *Sert.*, 9, 11.

[30] Gsell, 1913-1928, 7, p. 272, n. 3.

[31] Il ne fait aucun doute sur la présence d'unités militaires attachées à Sertorius dans les environs de cette cité. En effet, il a été relevé, dans la zone andalouse de Vejer de la Frontera, la plus forte concentration de monnaies émises par la cité de *Zilil* (10 au total), au milieu d'autres spécimens attribués à la cité numide de *Saldae* (cf. note 21). F. Chaves Tristán, E. García Vargas et E. Ferrer Albelda voient, à juste titre, dans cette zone une aire d'appui des troupes sertoriennes, après leur débarquement à *Baelo* en 80 av. J.-C. (F. Chaves Tristán, E. García Vargas et E. Ferrer Albelda, 2000, p. 1477-1478).

[32] Voir la très audacieuse thèse d'A. Jodin pour qui le conflit s'est étendu à toute la Maurétanie, engageant notamment un siège à *Volubilis* (Jodin, 1982, p. 308-311).

[33] *Bell. Afr.*, 56 ; Salluste, *Hist.*, I, 53 ; Plutarque, *Pompée*, 12.

n'agissait pas dans l'intérêt de la dynastie bocchusienne : Bocchus Ier et son fils Bogud étant partisans du camp opposé. La stratégie diplomatique de Sertorius devient claire si l'on admet que le chef marianiste, après son premier et infortuné débarquement, laisse de côté la famille royale maure acquise au parti syllanien pour traiter directement avec les villes autonomes de Maurétanie occidentale. Celles-ci, devenues des alliées, représentent un appui important pour les futures opérations militaires de Sertorius dans le sud de l'Hispanie et en Afrique[34]. Il semble certain que Sertorius avait rapidement saisi l'opportunité de s'assurer une base arrière riche, bien reliée aux ports du sud de l'Hispanie, et un bassin de recrutement de mercenaires, payables sur le butin amassé durant cette opération militaire.

Un dernier point reste à éclaicir : qu'advint-il du changement politique inauguré par Sertorius en Maurétanie occidentale, et par là même de sa base arrière africaine ? A notre avis, Bogud, l'héritier du trône de Maurétanie, était venu au devant de Pompée non seulement pour l'aider à vaincre Hiarbas comme l'exige l'*amicitia* romaine dont son père est bénéficiaire, mais aussi pour réclamer son aide, afin que le général romain l'aide à recouvrer l'intégralité de son royaume et à consolider son trône. Ce dernier souhait rencontra certainement l'adhésion de Pompée, bien décidé à saper les bases africaines de Sertorius. Cette vision coïncide parfaitement avec ce que nous rapportent les textes littéraires. En effet, la victoire des ennemis d'Ascalis et l'œuvre africaine de Sertorius furent de courte durée, car Pompée « put soumettre la Libye et régler la situation des rois »[35], « la Sicile encore, l'Afrique, la Numidie et la Maurétanie furent reprises avec une merveilleuse rapidité par ses armes »[36]. Il est clair qu'à partir de ce moment, comme elle le fait déjà en Numidie, Rome dispose à sa guise des trônes africains. Si la mainmise de Rome n'est pas physiquement effective sur tout le territoire libyen, elle n'en demeure pas moins réelle selon la logique juridico-politique romaine. Pour en revenir au trône de Maurétanie, nous ne saurions affirmer que celui-ci échoit en suivant au Bogud qui servira plus tard la cause césarienne en Hispanie, bien que cela semble plausible. Sur ce point, les informations textuelles nous font défaut et nous révèlent seulement le nom d'un certain roi maure ou numide (?) répondant au nom de Sosus ou Mastanesosus, père du futur Bocchus II, qui prit vraisemblablement place sur le trône d'une partie de la Maurétanie entre 80 et 49 av. J.-C. [37].

1.3. *De la dépendance de la royauté maure*

[34] Sertorius ne manqua pas de laisser quelques contingents stationnés sur les terres maures (Salluste, *Hist.*, I, 104).

[35] Plutarque, *Pomp.*, 12. Le mot Libye est pris ici dans son acception la plus large, c'est-à-dire de Carthage aux Colonnes d'Hercule.

[36] *Bell. Afr.*, 22.

[37] Cicéron, *In Vatinius*, 5, 12 ; Euzennat, 1966 ; Camps, 1970. F. Decret et M. Fantar assimilent, à tort, le nom Mastanesosus à celui de Mastenissa, *aguellid* qui possède une principauté entre le royaume de Juba Ier, son suzerain naturel, et la Maurétanie orientale (Decret et Fantar, 1981, p. 130) ; il est connu pour s'être allié à Juba Ier contre César (*Bell. Afr.*, 25-36). Selon G. Camps, Mastanesosus s'identifie avec Sosus (Camps, 1981, p. 306), et récemment M. Amandry a proposé de voir en Sosus le père de Bocchus II (Amandry, 1989). Si cette version généalogique s'avérait exacte, il est dès lors difficile de soutenir la thèse qui verrait Bocchus II, partisan de César, lutter à mort contre son propre père et ainsi lui ravir une portion territoriale plus réduite que son propre royaume ! En revanche, Cicéron nous relate le séjour, vers 62 av. J.-C., de Publius Vatinius, intime de César mais aussi de Pompée (Plutarque, *Pomp.*, 52), en Afrique et le bon accueil qui lui a été fait par les rois Hiempsal et Mastanesosus (Cicéron, *In Vatinius*, 5, 12). Si l'on ajoute cette remarque à la fois aux assertions littéraires qui assurent que dans les années 50-40 av. J.-C. Bogud régnait sur la Maurusie occidentale, et aux données numismatiques qui font de Bocchus II, roi de la Maurusie orientale, le fils de Sosus-Mastanesosus, on peut supposer que Mastanesosus ne régna, entre 80 et 49 av. J.-C., que sur la partie orientale de la Maurétanie, soit la future Césarienne. On pourrait pousser le raisonnement jusqu'à supposer une filiation fraternelle entre Bogud et Mastanesosus, tous deux fils de Bocchus Ier.

Avant la guerre de Jugurtha, le royaume maure avait réussi à sauvegarder son indépendance politique et économique, en échappant aux influences et aux appétits romains. Par la suite, Bocchus Ier lui-même et ses successeurs au trône de la Maurétanie opteront toujours pour le camp romain, ce qui leur vaudra de se trouver mêlés, de gré ou de force, à de nombreux conflits politiques qui, rapidement, les mettront à la merci de Rome. A l'instar des dynastes numides, les monarques de Maurétanie seront désormais redevables au Peuple Romain, soit de leur rétablissement sur le trône -en Numidie, c'est le cas de Gauda et de Hiempsal II, père de Juba I ; en Maurétanie, probablement celui de Bogud et plus tard celui de Juba II-, soit de l'extension de leur royaume -cas de Bocchus Ier et de Bocchus II. L'implication des *aguellids* dans les conflits intérieurs romains leur fait ainsi perdre beaucoup d'autonomie. En se portant au devant de l'usurpateur Ascalis, Sertorius ne fait que poursuivre et accentuer la stratégie diplomatique romaine. Ici, il ne semble pas être question d'une dynastie royale qu'il rétablit dans ses prérogatives, mais plutôt un ensemble de cités autonomes à qui il octroie la liberté politique[38]. Son ingérence transcende la logique clientélaire, avec laquelle fonctionne Sylla, pour se faire globale et populaire. Cette même vision politique qui s'applique à associer non seulement les élites mais aussi le peuple autochtone dans un projet de développement et de gouvernement chapeauté par Rome sera mise de nouveau en pratique par Sertorius dans la zone de l'Ebre[39].

Ainsi, aux alentours de 82-80 av. J.-C., la Maurétanie connut des conflits successoraux, auxquels se superposa la lutte entre les différentes factions romaines, au point que cette dernière non seulement annihila les querelles intérieures et la résistance maure, mais, par l'intermédiaire de Pompée, se permit de régler, suivant ses intérêts, la succession au trône de Maurétanie. Les actions militaires de Sylla et de Pompée en Libye, induites par les perturbations occasionnées par les Marianistes et notamment par Sertorius, ont débouché sur une certaine dépendance des rois numides et maures à l'égard de Rome, dans le sens où ces monarques leur doivent leur existence politique[40].

Néanmoins notons que ni Sylla, ni Pompée ne menèrent une politique active et globale visant à intégrer le territoire africain, et maure en particulier, à l'intérieur du monde romain. Sur ce point, Marius fut plus audacieux avec ses assignations viritanes en 103 av. J.-C. dans les plaines de Bou Salem et de Jendouba, ainsi que dans la vallée de la Medjerda[41]. Dans cet esprit, on peut s'interroger sur l'action africaine de Sertorius. A notre avis, celle-ci doit être replacée dans un contexte macropolitique, n'en déplaise à Plutarque qui en fait un simple défouloir pour soldats en manque d'exploits[42]. Ne peut-on pas voir dans ce raid une volonté délibérée de la part du général marianiste de déstabiliser la monarchie bocchusienne prosyllanienne, comme semble le montrer son geste envers les cités autonomes de Maurétanie à qui il rend et leur liberté et leur gouvernement ?[43] A l'opposé, les chefs des *Optimates* ne

[38] Selon G. Camps (1987, p. 81), les rois ou *aguellids* n'étaient que des chefs de confédérations plus ou moins lâches, nouant des relations distinctes avec chaque tribu et avec chaque cité autonome. En examinant le fonctionnement politique du royaume de Maurétanie, il semble que l'on soit en présence d'une juxtaposition de pouvoirs -celui du roi, celui des chefs de tribu, celui des villes autonomes- dont les modalités doivent sans cesse être redéfinies.

[39] Plutarque, *Sert.*, 14, 3.

[40] Majdoub, 1992, p. 238.

[41] Decret et Fantar, 1981, p. 148.

[42] Plutarque, *Sert.*, 9, 3.

[43] On peut s'interroger sur les desseins de Sertorius au moment du retour à la paix en Maurétanie occidentale. Plutarque écrit : « A ce moment, comme il se demandait de quel côté il devait se tourner, les Lusitaniens lui envoyèrent une ambassade ». A lire l'historien grec, le général marianiste est indécis sur l'action à engager : doit-il poursuivre sa lutte vers les territoires orientaux de la Libye, et dans ce cas aller à la rencontre de Pompée, ou doit-il tenter de regagner l'Hispanie, où l'attendent les généraux syllaniens ? On le voit ici, Sertorius n'a pas à proprement parler de stratégie préétablie, ni de dessein politique préalable. C'est pourquoi, il nous est difficile de soutenir les conclusions de G. Chic García qui voit dans l'action sertorienne, une entreprise marianiste de grande

développèrent que des relations personnelles de type clientélaire avec tels rois ou tels chefs de tribus, dans l'unique souci de bénéficier d'un appui logistique. Cela ne signifie pas pour autant que les *aguellids* africains sont des jouets entre les mains des différentes factions romaines ; ils sauront à l'occasion monnayer territorialement leur concours.

2. LES CRAINTES DE *GADES* ET DE ROME

2.1. *Sertorius dans la zone gaditaine (printemps-été 80)*

« Appelé donc par les Lusitaniens, il quitta la Libye, et, dès son arrivée, en qualité de général muni des pleins pouvoirs, il les organisa, puis soumit la partie de l'Espagne voisine de leur pays »[44]. Mais auparavant, « il battit Cotta sur mer dans le détroit de Mellaria[45], et mit en déroute près du Bétis Fufidius, gouverneur de la Bétique »[46] (Fig. 2). Salluste apporte une série de précisions sur ce retour en terre hispanique : Sertorius prit soin de laisser des troupes armées sur le sol maure, avant de rencontrer les Lusitaniens sur le *Mons Belleia*, traditionnellement assimilé au site préromain de Silla del Papa (Bolonia)[47], et de semer la panique dans la région gaditaine[48]. Nous ne reviendrons pas sur les détails logistiques de la progression des troupes sertoriennes à l'intérieur du territoire turdétan, ceux-ci ont fait l'objet de récentes mises au point. En revanche, un élément a particulièrement retenu notre attention : il s'agit de la composition hétérogène de l'armée sertorienne. C'est avec « 2 600 hommes qu'il appelait Romains, mais auxquels se trouvaient mêlés 700 Libyens […], avec 4 000 peltastes lusitaniens et 700 cavaliers » que Sertorius lutta dans le Sud péninsulaire[49]. En évoquant la composition de ce contingent, on ne peut s'empêcher de penser à la stratégie développée en leur temps par les Barcides. En effet, sachant que l'armée carthaginoise n'était qu'un agrégat de mercenaires venus d'horizons divers, Hannibal devait avant tout éviter les trahisons et les défections des peuples et tribus d'Ibérie et de Maurétanie. C'est ainsi que, se préoccupant des « affaires d'Afrique, dans un calcul plein d'expérience et de prudence, il fit passer des soldats d'Afrique en Espagne et d'Espagne en Afrique, enchaînant par cette combinaison les deux peuples dans les liens d'une mutuelle fidélité »[50]. Il ne semblerait pas étrange qu'à son tour Sertorius ait tenu à poster un contingent d'Hispaniques dans les environs de *Tingi*, tandis qu'il s'octroyait les services de Libyens[51], parmi lesquels on peut supposer quelques otages au titre d'une garantie de fidélité[52].

Un autre élément en ce début de conflit n'a pas manqué de nous interpeller : il s'agit du caractère banal de ce type d'incursion qui, dans un premier temps, s'apparente aux raids lusitaniens du IIe siècle, mais qui, progressivement, s'affirme comme une guerre officielle. La

---

ampleur destinée à restaurer la cause populaire sur les terres africaines (Chic García, 1981). Néanmoins, on ne peut rejeter l'idée que cette perspective a dû traverser l'esprit de Sertorius. Mais il n'en a rien fait.

[44] Plutarque, *Sert.*, 11, 1.

[45] Il s'agit vraisemblablement d'une bataille navale livrée dans le détroit de Mellaria, connu sous le nom de Canal de los Cabezos.

[46] Plutarque, *Sert.*, 12, 3-4.

[47] Sillières *et alii*, 1995, p. 52 et 70.

[48] Salluste, *Hist.*, I, 104-109.

[49] Plutarque, *Sert.*, 12, 2.

[50] Polybe, III, 33, 7-8. Tite-Live relate lui aussi cette idée ingénieuse (XXI, 11).

[51] A ce titre, les monnaies maurétaniennes de *Zilil* retrouvées dans la zone de Vejer de la Frontera pourraient provenir de bourses de mercenaires maures recrutés par Sertorius durant son séjour dans la zone de *Tingi*, tandis que celles attribuées à la cité numide de *Saldae*, découvertes en nombre dans cette même zone, pourraient provenir de contingents marianistes battus par Pompée et recupérés par Sertorius vers l'hiver 81-printemps 80 (F. Chaves Tristán, E. García Vargas et E. Ferrer Albelda, 2000).

[52] Sur la question des otages, voir Polybe (III, 33, 13 ; IX, 11 et X, 35) pour les Barcides et Plutarque (*Sert.*, 14, 3) pour Sertorius.

zone gaditaine n'avait pas connu de razzias de cette ampleur depuis l'épisode de Viriathe. Il nous faut rappeler à présent les soulèvements antérieurs dans la zone turdétane pour mieux mesurer la conséquence politico-juridique que la présence sertorienne a induit.

2.2. *Les menaces antérieures et l'implication gaditaine*

En raison des soulèvements et des raids qui les menaçent, certaines portions du territoire de l'Hispanie Ultérieure, et notamment les régions minières de la Sierra Morena et la Béturie, sont demeurées fermées totalement ou partiellement durant tout le IIe siècle av. J.-C. Les sources antiques mentionnent de nombreuses pénétrations lusitaniennes dans la vallée du Guadalquivir, montrant par là même la richesse de la zone.

G. Chic García a bien montré les motifs et l'évolution des raids lusitaniens[53]. Que le pillage soit la résultante de conditions de vie difficiles et qu'il vise seulement à satisfaire les besoins d'une collectivité défavorisée au même titre qu'une quelconque activité économique, cela ne fait nul doute[54]. Mais, l'envergure de certaines expéditions n'a pas manqué de soupçonner d'autres raisons plus politiques[55].

De toutes les incursions lusitaniennes commises au IIe siècle dans les terres andalouses, il en est une qui retient particulièrement notre attention en raison de son ampleur, de son objectif peu clair et de quelques similitudes avec le périple sertorien[56]. Cette incursion, réalisée entre 155 et 153 av. J.-C., comprend en fait deux raids bien distincts : l'un, dirigé par Punico, s'orienta vers la Méditerranée, dévastant les terres des Blastophéniciens ; l'autre, commandé par Caucainos, après avoir traversé la région des *Conios*, pénétra jusque dans la zone du détroit, puis, de là, gagna l'Afrique[57]. Ces opérations signifient pour Rome une perte, certes momentanée, du contrôle de la Turdétanie. Pour traverser le détroit et débarquer à *Ocile* (?), les brigands utilisèrent les barques des marins marchands[58]. Le général romain Mummius traversa à son tour le détroit pour porter secours aux habitants de la cité maurétanienne et mettre un terme au raid lusitanien[59].

Cette équipée permet de s'interroger sur la santé des cités autonomes de Maurétanie de l'ouest. Ainsi de même que les Gétules, peuple nomade de Maurétanie méridionale, pratiquaient quelques raids sur les villes riches du littoral ou de l'intérieur du pays, sans toutefois franchir le détroit, les Lusitaniens, peuple plus véloce, n'hésitaient pas à attaquer les

---

[53] Chic García, 1980, p. 15-25.

[54] González Roman, 1981, p. 37-40.

[55] Souvent les Lusitaniens, comme les Celtibères, s'offraient comme mercenaires à Carthage, puis plus tard à Rome. La survie de ces *latrones* dépendait de cet emploi et de la pratique du banditisme dans les riches régions voisines, comme l'était la vallée du Guadalquivir. G. Chic García émet l'hypothèse que durant les soulèvements circonscrits entre 197 et 189 av. J.-C., les Lusitaniens agissaient non seulement pour leur propre compte, mais qu'ils étaient aussi à la solde de cités riches du Sud en lutte contre l'envahisseur romain (Chic García, 1980, p. 20). La résistance d'*Asta* et l'épisode de la *Turris Lascutana* en 189 av. J.-C. appuieraient cette thèse.

[56] Pour un rappel complet des incursions lusitaniennes en Turdétanie, voir Arce, 1988.

[57] Appien, *Iber.*, 66-67.

[58] Appien, *De Bell. Hisp.*, 57-58. En ce qui concerne la cité portuaire d'*Ocile*, des historiens avançent le nom de *Zilil* comme possible identification (cf. Bosch Gimpera, 1962, p. 90-91 ; Chic García, 1980, p. 21). Après la proposition de M. Euzennat, s'appuyant sur le calcul des distances proposé par l'Itinéraire Antonin, de localiser *Zilil* sur le site actuel de Dchar Jdid (Euzennat, 1960) et la preuve épigraphique fournie dans les années 1980 (cf. Lenoir, 1987), cette proposition doit être révisée.

[59] Pour G. Chic García, la « vocation maritime » et le passage des Lusitaniens en Afrique n'est pas fortuit et il semble distinct d'une simple rapine. Cette traversée coïncide avec l'apogée des tensions entre le roi numide Massinissa, allié de Rome, et Carthage, qui souffre d'usurpation territoriale depuis 193 av. J.-C. Sachant que la cité punique disposera, en 150 av. J.-C., d'un puissant arsenal et de quelque 50 000 hommes pour s'opposer au Numide, G. Chic García émet l'hypothèse que ces Lusitaniens auraient été engagés par Carthage comme mercenaires. Traversant le territoire maure, ils purent participer en compagnie des troupes maurétaniennes à l'offensive de revers menée contre Massinissa en 147 av. J.-C. (Chic García, 1980, p. 15-25).

côtes maures. Cela montre, de façon indirecte, que les cités maurétaniennes possédaient un niveau de développement suffisamment important et que les richesses des cités n'étaient pas un leurre. La présence même d'une piraterie active dans les eaux de la Méditerranée occidentale apporte la preuve qu'au IIe siècle av. J.-C. les cités portuaires jouissaient d'une bonne santé commerciale, car la forme de piraterie prisée par les Ciliciens était la bataille navale[60].

Une autre aventure concerne directement notre zone et nous éclaire sur le comportement de certaines cités turdétanes : il s'agit de l'épopée guerrière du lusitanien Viriathe qui eut lieu de 147 à 139 av. J.-C. Après sa victoire sur le légat romain Caius Vetilius en 147 av. J.-C., Viriathe et ses troupes entreprirent un sac systématique des fertiles vallées du Guadalquivir. Le repli de Viriathe en Lusitanie ne fut effectif qu'en 140, abandonnant des villes amies de Béturie, comme *Arsa*, et les cités alliées de *Tucci*, *Astigi* et *Obulco*, que le proconsul Q. Fabius Maximus Servilianus châtia durement[61].

Cet épisode nous fournit de précieux renseignements sur l'état de pacification de l'Hispanie Ultérieure au milieu du IIe siècle av. J.-C. Même si les peuples du Sud péninsulaire ne provoquent plus de grands soulèvements à partir de 179 av. J.-C., les troubles dans cet espace territorial n'en sont pas absents pour autant. Les raids lusitaniens se chargent de raviver une résistance locale qui ne demande qu'à se manifester. Ainsi, on constate que le Haut-Guadalquivir constitue toujours une zone instable, tandis que la Béturie, située sur la rive droite du *Betis*, semble représenter le quartier général des forces militaires lusitaniennes, du moins jusqu'en 140 av. J.-C. Les replis lusitaniens dans ce dernier territoire, certainement pour cause de ravitaillement, sont fréquents. En revanche, les armées romaines trouvent refuge, pour hiverner ou pour se réapprovisionner, dans des cités de la rive gauche du Guadalquivir[62]. Ainsi jusqu'au dernier tiers du IIe siècle, la Turdétanie a servi de théâtre d'opérations à quelques luttes armées. Bien que l'origine des agressions soit à rechercher plus à l'ouest, il n'en demeure pas moins que certaines cités indigènes de Turdétanie et d'Orétanie prenaient une part active au conflit contre Rome. Dans ces conditions, il était difficile pour le pouvoir romain de maîtriser spatialement le Sud péninsulaire.

Ces guerres dites lusitaniennes ont également fait évoluer les rapports entre certaines cités de Turdétanie et Rome. Nous avons vu que l'aire gaditaine et la vallée du *Betis* n'ont pas été épargnées par les raids indigènes. Au contraire, il semble que ces zones géographiques aient été des victimes privilégiées. Ce sont toutes deux des espaces riches sur le plan agricole et aussi financier, si l'on songe aux trésors des temples qui ont déjà par le passé faits l'objet de convoitise[63]. Il semble que, dans le courant du IIe siècle, une prise de conscience de la part de certaines cités de la Turdétanie se soit opérée : Rome n'était plus exclusivement leur dominateur, mais aussi, d'une certaine manière, leur protecteur contre des attaques extérieures. Les cités hispaniques, après l'écrasement de la rébellion en 195 av. J.-C., ont progressivement admis que la présence romaine serait une constante, un élément incontournable de leur environnement. Cette présence a cessé d'être vécue comme une agression permanente lorsque les razzias lusitaniennes se sont avérées plus dangereuses encore pour le bon fonctionnement de la Turdétanie, en raison de leur soudaineté et de leur violence.

[60] Gozalbes Cravioto, 1988.
[61] Appien, *Iber.*, 66-70.
[62] On peut citer *Carmo* (Appien, *Iber.*, 68), *Corduba* (Polybe, XXXV, 2 ; Appien, *Iber.*, 65-66), *Gadir* (Appien, *Iber.*, 65) ou *Carteia* (Appien, *Iber.*, 62-63).
[63] Voir la fuite du carthaginois Magon en 206 av. J.-C. relatée Tite-Live, XXVIII, 36, 3.

Dans ce contexte, remarquons que tout au long du IIe siècle, la *civitas foederata* de *Gadir* remplit ses obligations contractuelles envers Rome. En effet, elle n'a de cesse d'apporter son aide, indirecte le plus souvent, aux entreprises militaires de Rome afin de réduire les bandes lusitaniennes. Ainsi, Cicéron rappelle dans sa défense de Balbus que les Gaditains usèrent aussi directement de leurs troupes, de leur flotte et de leurs ressources pour repousser les ennemis de Rome qui tentaient alors de les assiéger[64]. Plus loin, il cite nommément les généraux bénéficiaires de l'aide gaditaine, tels les Scipion, Brutus ou Metellus[65]. A l'instar de J.-L. López Castro, on peut s'interroger sur la participation active de la cité phénicienne à l'entreprise du préteur L. Mummius qui suivit, en 153 av. J.-C., les pillards lusitaniens jusqu'en Maurétanie[66]. *Gadir* n'aurait-elle pas offert les services de sa marine marchande, habituée à naviguer dans ces eaux, pour traverser le détroit ? La campagne que D. Iunus Brutus effectua vers 138-136 av. J.-C. en direction du Portugal et de la Galice et l'expédition de Q. Caecilius Metellus Balearicus contre les pirates des Iles Baléares en 123-122 av. J.-C. suscitent les mêmes interrogations. Dans tous les cas, l'intervention de *Gadir* était avant tout liée à son obligation d'assistance que stipulait le *foedus* de 206 av. J.-C. Mais au-delà de ce simple devoir, *Gadir* se protégeait elle-même. Sa survie dépendait à la fois de sa capacité de réaction face aux agressions extérieures et à l'action de l'armée romaine. On peut aisément supposer que la cité de Melqart intervint avec force dans tous les conflits qui mettaient en péril non seulement son intégrité territoriale, mais aussi ceux qui endommageaient ou sectionnaient les routes commerciales qu'elle s'était tracées. La bande lusitanienne débarquée en Maurétanie risquait de créer des dysfonctionnements dans le « Circuit du Détroit »[67] ; de même que le raid romain vers *Olisippo* lui permettait de maintenir ses contacts métallifères avec les *Iles Oestrymnides* ou celui des Baléares, de nettoyer puis de renforcer ses routes maritimes occidentales menant vers Ampurias et surtout vers Rome. L'élimination de cette dernière menace devrait accentuer les flux commerciaux entre les deux péninsules de l'Occident méditerranéen. En aidant Rome de façon quelque peu obligée, *Gadir* trouve de grands intérêts : sa propre survie tout d'abord, mais surtout le maintien et l'élargissement de son espace commercial. Son amitié et son alliance avec Rome lui assurent en quelque sorte la sauvegarde de son identité politique et culturelle, son indépendance comme « Etat » et aussi la défense des intérêts de son oligarchie, comme en témoignent par exemple les liens étroits tissés avec la *gens* Cornelia[68]. De toute évidence, la loyauté dont fait preuve *Gadir* à l'égard de Rome est la condition *sine qua non* de la pérennité de l'espace économique gaditain.

2.3. *La rénovation du foedus de Gades (78 av. J.-C.)*

L'aide matérielle que certaines cités de Turdétanie, et en particulier les cités phénico-puniques, ont offerte à l'Etat romain durant la conquête du territoire hispanique se métamorphose au Ier siècle av. J.-C. en soutien à des personnages romains à titre individuel, comme une obligation dérivée des relations de clientèle.

Avant même l'épopée de Sertorius, divers signes trahissent l'implication des cités méridionales dans les luttes intestines romaines : l'épisode de l'attaque de *Malaca* en 83

[64] Cicéron, *Pro Balbo*, 39.
[65] Cicéron, *Pro Balbo*, 40.
[66] Appien, *Iber.*, 57 ; López Castro, 1995, p. 158.
[67] Le concept du « Circuit du Détroit » forgé par Miguel Tarradell il y a une quarantaine d'années prend chaque jour davantage de relief et de consistance (Tarradell, 1960, p. 61) . Des points de vue culturel, économique et cultuel, le « Circuit du Détroit », qui englobe les terres d'Hispanie méridionale et de Maurétanie, est une réalité bien vivante, dont la genèse coïncide avec l'arrivée des navigateurs phéniciens dans les eaux de l'Extrême-Occident.
[68] Des Boscs-Plateaux, 1994, p. 7-10.

av. J.-C. par la troupe improvisée de M. Licinius Crassus, en lutte contre Marius, en constitue déjà un[69]. Il semble clair que l'Hispanie compte et des partisans marianistes, probablement convertis à la cause par Marius lui-même alors qu'il exerçait sa préture en Ultérieure dans les années 114-113 av. J.-C., et des sympathisants syllaniens, recrutés à la fois par les Metelli et les Licinii Crassi, dont des représentants furent en poste en Hispanie entre 123 et 83 av. J.-C.[70] C'est à la même époque qu'un Gaditain du nom d'Herosnovem reçut des propres mains de Sylla, en récompense et à titre individuel, la citoyenneté romaine. A la veille du conflit sertorien et pendant tout son déroulement, il semblerait que la majorité des cités sud-hispaniques se range du côté du parti de Sylla. En effet, si l'on regarde les activités belliqueuses de Sertorius, on remarque qu'à partir de 78 av. J.-C. celles-ci ont tendance à demeurer circonscrites en Hispanie Citérieure, zone où il recrute le plus gros de ses troupes.

Les cités de l'Hispanie méridionale, et surtout leur trafic commercial, étaient sérieusement menacés par les éléments rebelles. On ne compte pas moins de trois dangers, qui, liés entre eux, pouvaient signifier la perte des villes riches de la Turdétanie : les troupes de Sertorius qui, après un bref séjour à *Carthago Nova* et aux îles Pithiuses, s'établissent momentanément dans la zone de Huelva[71] ; les Lusitaniens, qui transitent vers la Maurusie à la recherche d'un général pour combattre Rome[72] ; et la présence dans les eaux du détroit de pirates ciliciens, accompagnant Sertorius depuis le raid des Baléares[73]. Face à ce constat alarmant qui ne prédit que razzias, guerres, saccages et actes de piraterie, il est compréhensible que les opulentes cités portuaires du « Circuit du Détroit », et notamment *Gades*, soutiennent l'action répressive d'un Q. Caecilius Metellus Pius[74]. Ce soutien se matérialise certainement par la mise à disposition d'une flotte[75] et par la participation active de certaines familles de l'oligarchie locale, tels les Balbi. En effet, le gaditain L. Cornelius Balbus, dit l'Ancien pour le distinguer de son neveu, combattit aux côtés de Metellus puis de C. Memmius et Pompée vers 79-75 av. J.-C., et notamment lors de la reprise de *Carthago Nova*[76]. Ainsi, dans leur intérêt et par leur pouvoir municipal, les élites dirigeantes orientent leur cité vers le choix du nouvel ordre constitutionnel.

La Rome de Sylla ne laissa rien au hasard et, en sa qualité de force dominatrice, s'appliqua à consolider son pouvoir politique sur le sol hispanique. Ce soudain intérêt se concrétise à *Gades* par la rénovation, en 78 av. J.-C., du vieux *foedus* contracté avec le représentant de Rome, L. Marcius Septimus, peu après la fin de la Seconde Guerre Punique[77]. Si l'on s'appuie sur la version cicéronienne des faits, seul témoignage en notre possession, il semblerait que le *foedus* fut rénové à la demande des Gaditains eux-mêmes sous le consulat de M. Emilius Lepidus et de Q. Lutacius Catulus[78]. D'après J.-L. López Castro, ce traité

[69] Plutarque, *Crassus*, 4-6.
[70] Salinas de Frías, 1995, p. 178-179 ; López Castro, 1995, p. 221.
[71] Plutarque, *Sert.*, 10.
[72] Plutarque, *Sert.*, 14.
[73] Plutarque, *Sert.*, 10-12.
[74] Plutarque, *Sert.*, 7, 9. Dans le même ordre d'idée, on peut penser que la cité gaditaine apporta son soutien à l'initiative de Vibius Paccianus, qui débarquant près de *Tingi* pour éradiquer le problème, fut vaincu par les troupes de Sertorius. En effet, A. Caballos Rufino a pu récemment montrer les liens qui unissaient ce personnage et les milieux d'affaires hispaniques (Caballos Rufino, 1989, p. 237, 247-260). Signalons enfin la jubilation des habitants d'Hispanie Ultérieure lorsque Metellus, victorieux de sa campagne de 74 av. J.-C., revint dans sa province, où désormais tout danger semblait écarté (Salluste, *Hist.*, 2, 70 ; Plutarque, *Sert.*, 22 ; Valère Maxime, 9, 1, 5).
[75] Plutarque (*Sert.*, 12) et Cicéron (*Pro Balbo*, 5) signalent que des forces navales supplémentaires vinrent grossir les rangs de l'amiral Cotta. J. L. López Castro, extrapolant les propos de Plutarque, suppose que *Gades* et *Carteia* furent utilisés comme base navale par les Romains (López Castro, 1995, p. 223).
[76] Cicéron, *Pro Balbo*, 5.
[77] Rodríguez Neila, 1980, p. 21-25.
[78] Cicéron, *Pro Balbo*, 34.

montre l'habileté et la profonde connaissance du droit romain des élites de la cité phénicienne laquelle, « placée dans le camp des vaincus et consciente du danger que supposait la présence de Sertorius et des pirates ciliciens sur le territoire hispanique tant pour Sylla et le parti sénatorial que pour elle-même (…), obtient la rénovation et la ratification de son *foedus* par le Sénat romain, en échange de son appui à la cause sénatoriale »[79]. En d'autres termes, *Gades*, forte de son loyalisme séculaire envers la cause romaine, aurait saisi l'opportunité de la guerre sertorienne pour faire réviser son alliance avec Rome. Difficile de croire à cette version des faits, surtout lorsque l'on se penche sur le contenu dudit traité qui essentiellement réaffirme, et avec insistance, la *maiestas* de l'Etat romain, syllanien, sur la cité de *Gades*, la privant par là même de ses prérogatives en politique étrangère. Suivant l'avis de J.-F. Rodríguez Neila, nous pensons à l'inverse que ce sont les consuls qui réclament la révision du traité de *Gades* pour prévenir tout risque de trahison dans la zone du Détroit et pour exiger un soutien logistique afin de mener à bien la lutte contre le rebelle Sertorius[80]. Il se trouve que l'élite gaditaine accepte cette rénovation car ses intérêts immédiats se trouvent être les mêmes que ceux de Rome, mais pour autant on ne saurait accorder une prééminence gaditaine dans cette initiative. N'oublions pas que le *Pro Balbo* de Cicéron est une plaidoirie dont le but est de mettre en avant la fidélité et le zèle proromain des Gaditains, deux qualités qui honorent son client L. Cornelius Balbus.

Ainsi, c'est le parti syllanien qui ressentirait le besoin de réaffirmer son autorité, à défaut de sa légitimité, en rappelant à *Gades* sa condition de cité fédérée, soumise donc à la *maiestas* du Peuple Romain. Il en va probablement de même pour d'autres cités sud-hispaniques, comme *Malaca*, récemment châtiée pour ses prises de position contraires aux intérêts des *Optimates*. Ces derniers sont intéressés par un renforcement des liens avec les riches cités commerçantes de Bétique, et atteindre *Gades*, la cité la plus florissante et la plus influente de l'extrême-sud, c'est en quelque sorte atteindre la région turdétane dans son ensemble, et indirectement la soumettre à leur dessein. Sur le papier, Rome réaffirmait la mort de l'Etat gaditain, effective depuis la fin du IIIe siècle av. J.-C.[81] Mais cette fois-ci, contrairement au traité signé avec L. Marcius Septimus, ce *foedus* rénové se fit en référence au *publicum vinculum religionis*. On peut alors se demander si les *Optimates* n'ont pas simplement voulu pallier ce manquement initial qui, dans le fond, dégageait *Gades* de toutes obligations envers Rome. Rénover puis ratifier ce nouvel accord dans les normes juridiques et religieuses romaines contraignaient légalement *Gades*. Ainsi, ce nouveau *foedus* convient à chacune des parties en présence : le nouveau pouvoir romain, reconnu comme légitime, peut compter sur un soutien politique et matériel dans sa lutte contre le « rebelle » Sertorius, et les Gaditains sont assurés d'être protégés par l'armée romaine. Mais gardons-nous de faire des Gaditains les demandeurs de cette révision, car jusqu'à présent, cette *civitas foederata* n'avait

[79] López Castro, 1995, p. 224-225.
[80] Rodríguez Neila, 1980, p. 35-39.
[81] Il serait déplacé et irréaliste, compte tenu de l'absence de preuve, de parler d'indifférence, voire de dédain, de la part des Gaditains pour le système romain et la culture romaine, mais il est bien évident, et le *foedus* et l'ambassade de 199 av. J.-C. l'avaient déjà montré, que *Gadir* n'est pas disposée à changer son mode de vie et à s'aligner sur le schéma culturel romain. Les premières innovations politiques que l'on pourrait qualifier de latines dans la gestion municipale ne se feront pas avant les années 78 et surtout 61 av. J.-C. De même, pendant tout le IIe siècle et une partie du Ier siècle av. J.-C., les Gaditains préfèrent, entre autres choses, continuer à pacquer leur production piscicole dans des conteneurs de tradition phénico-punique et à user d'une iconographie monétaire de même tradition. Il nous semble évident que si Rome avait été en mesure d'apporter quelques éléments de modernité à la ville phénicienne, celle-ci se serait empressée de les intégrer. Ce n'est visiblement pas le cas, du moins jusqu'à l'orée du Ier siècle av. J.-C. Habiles, les Gaditains se contentent pour l'heure d'utiliser toutes les ficelles diplomatiques pour exploiter, à leur avantage, toutes les possibilités qu'offre le *foedus*. Ils entendent bien mener leurs affaires de façon autonome. La seule chose que Rome soit en mesure de leur apporter, c'est non seulement la garantie de recouvrer librement leur ancienne aire commerciale, mais surtout d'étendre leur terrain d'action vers de nouveaux marchés.

jamais manqué à ses devoirs d'alliée, prêtant fidèlement main forte aux troupes romaines en campagne dans la péninsule. Bien que non valide, le traité de 206 av. J.-C. n'en avait pas moins fonctionné dans les faits. Le besoin de confirmer cet engagement émane donc bien d'un nouveau partenaire politique, manifestement peu sûr de son pouvoir sur les terres hispaniques.

Quoi qu'il en soit, la tournure que prirent les événements terrestres fut favorable aux cités sud-hispaniques, dans le sens où l'épicentre du conflit se déplaça rapidement vers le Nord lusitanien et celtibère[82] avant de revenir dans l'année 76 dans la région d'*Italica*.

On a pu voir à deux reprises, avec son incursion en Maurétanie et avec la menace qu'il fait peser sur la zone gaditaine, que le rebelle marianiste Sertorius a contribué à accélérer la « romanisation » politique de la zone du Détroit de Gibraltar. Son action parfois directe dans la gestion locale, que ce soit en Maurétanie ou dans la vallée de l'Ebre, préfigure les initiatives de César en Hispanie Ultérieure lors de sa préture en 61 av. J.-C.[83] ; tous deux ont senti que la domination romaine sur les terres méditerranéennes ne pouvait se faire sans l'assentiment des élites et des populations provinciales et sans leur appropriation du modèle romain. Son action indirecte et la crainte induite enfin ont précipité les royautés et les élites locales vers un renforcement juridico-politique qui les place plus fortement sous l'emprise de Rome.

3. L'IMPACT MATERIEL DES GUERRES SERTORIENNES SUR LA ZONE DU DETROIT

3.1. *Des traces sur les territoires*

Dans toute la zone du Détroit, on relève des perturbations archéologiques de diverses sortes -abandon, destruction ou incendie partiels ou complets de sites, occultations de pièces de monnaies. Les historiens sont toujours tentés de relier ces faits archéologiques à une réalité historique, correspondant la plupart du temps à un événement précis circonscrit dans une époque de troubles militaires et d'instabilité politique. Pour ne pas risquer tomber dans le fait divers et isolé de tout contexte guerrier, il convient de ne retenir que les destructions flagrantes et soudaines et de rechercher des concomitances régionales. En l'absence de trésors monétaires datables de cette époque, le comportement des sites maurétaniens a retenu notre attention, tout comme sur la rive opposée, les enfouissements monétaires conduisent à relativiser l'impact des guerres sertoriennes, rejetant par là même certains topiques tenaces.

3.1.1. Le comportement des cités autonomes de Maurétanie

A plusieurs reprises durant le Ier siècle av. J.-C., le territoire maurétanien a été le théâtre de sévères luttes armées, provoquées tant par les troubles de politique intérieure que par la participation aux conflits civils romains. Essayons de mesurer et de dater, site après site, en commençant par ceux qui ont vu assurément s'opposer ou séjourner des contingents militaires, les stigmates de ces luttes.

Signalons en préambule que la plupart des sites marocains fournissent une documentation archéologique assez ancienne, pour ne pas dire dépassée. Le peu de stratigraphies et de matériels publiés, ainsi que les lectures erronées de certains niveaux archéologiques, rendent toute approche scientifique très délicate. Fort de cet avertissement, nous allons néanmoins tenter un panorama général.

[82] Salluste parle néanmoins de sacs de cités du Sud (*Hist*, I, 123).
[83] Cicéron, *Pro Balbo*, 43.

A la différence des autres cités maures, *Tingi* et sa région sont mentionnés par deux fois dans les écrits littéraires : une première fois à l'occasion de la révolte contre Ascalis en 82-80 av. J.-C. et une seconde fois, en 38 av. J.-C., pour un soulèvement contre le roi Bogud, partisan d'Antoine[84]. Mais faute de vestiges suffisants, M. Ponsich ne relève aucun indice de destruction datable du Ier siècle av. J.-C. En revanche, « une couche de destruction, datée par de la céramique d'Arezzo, achève l'époque punico-maurétanienne, comme celle de toutes les constructions de la région, à la mort de Ptolémée en 40 ap. J.-C. »[85].

Le site de Sidi Abdselam del Behar et la cité de *Tamuda* subirent une grave commotion aux alentours du milieu du Ier siècle av. J.-C., commotion qui causa la mort du premier établissement et la décadence du second[86]. Le coup de grâce pour *Tamuda* interviendra durant la révolte d'Aedemon.

En Oranie, les fouilles de *Siga* et des Andalouses ont également mis au jour des niveaux de destruction datés du milieu du Ier siècle av. J.-C.[87]

Toujours dans la zone septentrionale, *Lixus* a subi une importante destruction, que l'on date approximativement de la première moitié du Ier siècle av. J.-C.[88] M. Ponsich s'interroge à ce propos : « Quelle fut la cause de cette catastrophe ? Le passage du général Sertorius ? Les séquelles des guerres civiles romaines ? Rien ne nous permet de présenter une hypothèse solide … »[89]. Du fait que le matériel archéologique du niveau de destruction est identique dans les sites de *Lixus*, Sidi Abdselam et *Tamuda* et que la céramique arétine y est, dans les trois cas, absente, M. Tarradell rapproche les dommages subis et les circonscrit dans un laps de temps compris entre 80 et 30 av. J.-C[90]. S'offrent alors à nous trois possibilités : nous sommes en face soit des ravages qu'ont provoquées les luttes intestines au temps d'Ascalis et de Sertorius, soit des dévastations organisées par Bocchus II contre Bogud en 38 av. J.-C., soit d'un conflit interne passé sous silence par les annalistes romains. Traditionnellement, la seconde proposition est retenue, s'appuyant sur le fait qu'à l'époque des destructions, la campanienne A se raréfiait fortement alors que le type B-oïde était le plus usité dans ces trois sites[91].

A *Zilil*, contrairement aux autres sites, le début du Ier siècle av. J.-C. coïncide avec une certaine renaissance du lieu. En effet, le relevé stratigraphique du chantier de la « Citadelle »

---

[84] Dion Cassius, 48, 45, 8.

[85] Ponsich, 1970, p. 206. A cette date, Aedemon, un affranchi de Ptolémée, provoqua un véritable soulèvement. Il faudra trois ans à Claude pour mater les rebelles et changer le protectorat instauré par Auguste en une annexion pure et simple. D'après M. Tarradell, les traces d'incendie et d'abandon se multiplient sur tout le territoire de Tingitane, et, dans la campagne qui entoure Tanger, tous les éléments architectoniques portent des traces de destruction (Tarradell, 1954, p. 337-344). Récemment, M. Lenoir a montré avec quelle extrême prudence l'on devait manier les résultats des fouilles anciennes, notamment celles réalisées à *Lixus*. Ces traces de destruction généralisée vers 40 ap. J.-C. ont difficilement pu être lues sur des monuments qui n'existaient pas alors ! (Lenoir, 1992, p. 272-273).

[86] Tarradell, 1960, p. 94-95 et 111-119. De même, l'établissement de Kitzan, près du rio Martin, cessa d'exister à cette période (Gozalbes Cravioto, 1978, p. 18).

[87] Vuillemot, 1965, p. 309-310 ; Vuillemot, 1971, p. 76. L'auteur reconnaît qu'il y a un hiatus chronologique entre le Ier siècle av. J.-C. et la fin du Ier siècle ap. J.-C. Les derniers vestiges matériels de l'époque républicaine demeurent des fragments de Dressel 1, de la campanienne B-oïde et des monnaies des rois maures, datables du milieu du Ier siècle av. J.-C. (p. 76). Les textes semblent confirmer la disgrâce de la ville dans ce laps de temps : Strabon l'a dit ruinée à son époque (XVII, 9), tandis que pour Pomponius Mela elle n'est, comme à *Rusicade*, qu'une pauvre bourgade, au moment où la Maurétanie va devenir une province. G. Vuillemot propose de dater la destruction de la ville royale du milieu du Ier siècle av. J.-C., envisageant le fait que la cité fut victime des luttes entre César et les Pompéiens.

[88] Tarradell, 1953, p. 213-220 ; Tarradell, 1960, p. 147-153.

[89] Ponsich, 1982, p. 846.

[90] Tarradell, 1960, p. 293.

[91] Tarradell, 1960, p. 294 ; Akerraz *et alii*, 1981-82, p. 201 ; López Pardo, 1987, p. 29 ; Morel, 1992, p. 224.

distingue clairement deux niveaux[92]. Le premier niveau, appelé « maurétanien 1 », révèle un bâtiment avec deux pièces rectangulaires en briques crues détruit soudainement. L'ensemble du matériel, considéré à juste titre comme homogène, se compose exclusivement de productions locales[93] ; les chercheurs fournissent une datation qui couvre le IIe siècle av. J.-C., avec une préférence pour la seconde moitié du siècle[94]. Le second niveau, qui vient se superposer peu de temps après la destruction et l'abandon du premier habitat, renferme un abondant matériel d'importation, tel que de la céramique à vernis noir du type A tardif et B-oïde, de la céramique à parois fines, ainsi qu'à côté des conteneurs locaux de type Dressel 18, des amphores Dressel 1A et 1C, ainsi que des amphores d'Apulie. Ce synchronisme des céramiques et l'absence de matériel augustéen comme la céramique arétine conduisent A. Hesnard à proposer une date d'abandon vers 40-30 av. J.-C.[95] Notons que l'abandon du quartier de la « Citadelle » à la fin du Ier siècle av. J.-C. n'empêche pas d'autres secteurs urbains de connaître une activité édilitaire. Cette destruction non violente a fait renoncer les archéologues à la rapprocher des événements liés au soulèvement de *Tingi* en 38 av. J.-C. En revanche, cette « désertion archéologique » conviendrait assez bien à l'épisode du transfert des habitants de *Zilil* vers la colonie de *Iulia Traducta* entre 33 et 25 av. J.-C. La cité maurétanienne de *Zilil* s'effacerait au profit de la *colonia Iulia Constantia Zilil*, implantée, après un remblai important entre deux terrasses, dans un autre secteur du site ainsi aplani. Avant de finir sur *Zilil*, nous souhaiterions mettre en parallèle la « renaissance » du site dans le premier tiers du Ier siècle et les monnaies frappées par *Zilil* retrouvées dans la zone andalouse de Vejer de la Frontera[96]. Ne pourrions-nous pas penser que le nouvel essor donné à *Zilil* soit occasionné par l'implantation d'individus italiques et hispaniques, issus des troupes sertoriennes ? Certains, accompagnés de mercenaires maures, ont pu regagner l'Hispanie au printemps 80, et perdre ces monnaies au sud de *Gades*, lieu que Sertorius avait probablement érigé en zone de repli ouverte sur l'océan.

A *Volubilis*, A. Jodin constate un effondrement du « rempart hellénistique » sur une longueur de 7,25 m dans sa partie nord. Selon l'auteur, cet « accident [fut] probablement causé par une sape, creusée pendant un siège de la ville », qu'il place durant l'épopée africaine de Sertorius[97]. De récentes recherches, menées par M. Behel, remettent en question l'existence même d'enceintes dans les cités de *Lixus* et de *Volubilis*[98]. « La muraille de *Lixus* d'influence hellénistique » d'après M. Tarradell et « l'enceinte primitive hellénistique de *Volubilis* » selon A. Jodin ne seraient en fait qu'une succession de tronçons d'habitat alignés, car il y a de grandes disparités techniques et de très nombreux décrochements. L'auteur pense qu'à l'instar d'Hippone, les « enceintes » sur des hauteurs naturellement protégées ne sont en

[92] Akerraz *et alii*, 1981-82.

[93] Il s'agit essentiellement de céramiques peintes similaires aux fabrications banasitaines et à celles de *Kouass*, de quelques tessons de céramique à vernis rouge brillant provenant probablement des fours de *Kouass* et d'amphores phénico-puniques du type T-12.1.1.1. -Ponsich II-III.

[94] Depeyrot, 1999, p. 12. A l'encontre de cette datation, des chercheurs espagnols se sont exprimés en faveur d'une datation haute de ce niveau stratigraphique, à savoir aux alentours du IVe siècle av. J.-C. (López Pardo, 1990a, p. 13-23 ; *Id.*, 1990b, p. 21-23 ; Ramón Torres, 1995, p. 97). Deux éléments nous invitent à rejeter la seconde proposition : la fabrication du type amphorique T-12.1.1.1. et des types céramiques qui l'accompagnent perdure jusqu'à l'orée du Ier siècle av. J.-C. et la couche détritique entre les deux niveaux est trop mince pour une datation si espacée. En revanche, cette première destruction coïnciderait assez bien avec l'incursion lusitanienne en Maurétanie dans l'année 152 (Appien, *Iber.*, 57-58).

[95] Akerraz *et alii*, 1981-82, p. 207.

[96] F. Chaves Tristán, E. García Vargas et E. Ferrer Albelda, 2000. Un fort doute se pose néanmoins sur cette version des faits : celui-ci est relatif à l'avènement des émissions monétaires de la cité de *Zilil*, et de toutes les autres cités maurétaniennes. Les découvertes contextualisées faites à *Sala* et *Zilil* parlent en faveur de la seconde moitié du Ier siècle av. J.-C. pour les premières séries de ces dites cités, et des autres (Callegarin et El Harrif, 2000, p. 34). Mais le dossier demeure ouvert.

[97] Jodin, 1982, p. 308.

[98] Behel, 1992, p. 239-248.

fait que les murs extérieurs défensifs des habitations. Si l'on donne quelque crédit à cette interprétation, l'accident archéologique survenu à *Volubilis* toucherait une habitation de la zone septentrionale. Ultérieurement, ce segment fut restauré et englouti sous un grand tertre. Ces données très succinctes, contradictoires et non datées ne nous permettent en rien d'affirmer que la cité a subi un siège à l'époque de Sertorius. En revanche, d'autres éléments évoquent clairement un assaut supporté à une époque plus récente. Le long du « rempart », il a été trouvé plus d'une trentaine de boulets de pierre calcaire, soigneusement piquetés, dans un niveau préromain[99]. Parallèlement, ont été recueillies dans ce même niveau des balles de fronde en plomb, en forme de navettes ; certaines sont anépigraphes (mises au jour au pied du « rempart » nord), d'autres, au nombre de six, arborent le monogramme REX SOS (découvertes à l'est du temple B)[100]. A juste titre, J. Marion a rapproché ces dernières de quelques monnaies qui portent en exergue REX BOCCHVS et SOSI F(ilius)[101]. Rejetant l'identification avec un possible magistrat romain gouverneur du royaume entre 33 et 25 av. J.-C.[102], nous préférons suivre M. Euzennat dans le rapprochement qu'il fait avec le monarque Sosus ou Mastanesosus, étant maintenant probable qu'il soit le père de Bocchus II. Ainsi, s'il y a eu actes de violence, ceux-ci ont probablement été perpétrés durant le règne de Sosus, à savoir entre approximativement 80 et 49 av. J.-C. Difficile de raccrocher ces informations à un événement précis, d'autant que nous ignorons si ces balles de fronde sont des instruments offensifs, auquel cas Sosus serait l'agresseur, ou défensifs, ce qui mettrait le roi dans une position de victime assaillie par des éléments autochtones ou étrangers (?).

Chacun des épisodes guerriers cités précédemment a laissé son empreinte dans le paysage archéologique maurétanien, seulement il semble encore précoce de vouloir rattacher précisément tel événement à telle voie de fait. Néanmoins, il semble que trois moments aient trouvé une expression archéologique probante : la révolte des habitants de *Tingi* puis l'annexion de la Maurétanie occidentale par Bocchus II en 38 av. J.-C. ont laissé des marques dans toute la partie septentrionale de la Maurétanie ; le transfert de population subi par la cité maure de *Zilil* coïncide chronologiquement avec l'abandon du quartier maurétanien de la « Citadelle » et, probablement, une guerre interne (pour la succession de Bocchus Ier ? pour l'annexion d'un territoire voisin ?) qui aurait eu lieu durant le règne de Mastanesosus (80-49 av. J.-C.). Notons qu'il n'a été relevé aucune trace de violence datable du Ier siècle av. J.-C. dans les centres maures de *Banasa*, *Thamusida* et *Sala*. Leur position méridionale explique en partie ce constat.

Ainsi, l'épisode africain de Sertorius ne semble pas avoir affecté le territoire maurétanien occidental, ou du moins les traces de destruction relevées sur les différents sites ne semblent pas imputables aux menées sertoriennes en terre maure. Qu'en est-il sur la rive opposée ?

3.1.2. Les trésors monétaires en Hispanie du sud

Il est difficile de réaliser le même type d'étude pour la partie méridionale de l'Hispanie du fait qu'il demeure de nombreuses zones d'ombre relatives aux déplacements des troupes belligérantes[103]. A défaut de pouvoir, comme dans la vallée de l'Ebre, suivre pas à pas la

[99] Jodin, 1982, p. 309.
[100] Chatelain, 1941-1942.
[101] Marion, 1960.
[102] Müller, 1874, p. 102 ; Mazard, 1955, p. 68.
[103] Le seul lieu qui atteste une évolution imputable au passage des troupes sertoriennes serait *Bailo-Baelo*. On observe que l'habitat supposé ibérique perché, situé à la Silla del Papa, connaît une profonde décadence dans le premier tiers du Ier siècle av. J.-C., alors que la cité littorale de *Baelo* prend de plus en plus d'essor. Il s'agirait

succession des opérations au travers des nombreuses destructions et occultations, nous utiliserons ici seulement les découvertes de trésors monétaires pour mesurer l'importance du conflit dans la région andalouse et déterminer ses points d'impact.

A l'inverse des généraux envoyés par Rome, Sertorius ne réalisa jamais d'émissions militaires. Jamais il ne grava de pièces à son nom, ce qui peut nous donner une indication du respect qu'il portait aux institutions républicaines romaines, mais il se servit abondamment du denier ibérique. A propos des trésors monétaires datables de l'épisode sertorien, L. Villaronga désigne trois zones majeures : la moyenne vallée de l'Ebre, la Meseta septentrionale et la zone lusitanienne. Le numismate précise que la circulation monétaire coïncide avec les lieux d'émission[104]. Ce qui ressort de ce constat, c'est que les guerres sertoriennes semblent n'avoir eu que peu d'incidences sur les occultations méridionales si on les compare à l'époque précédente dites des guerres celtibériques et à la période postérieure des guerres civiles de 46-45 av. J.-C.[105]

Avant de débuter l'inventaire des découvertes monétaires, précisons que l'attribution d'un trésor à telle ou telle période n'est pas chose aisée. L'attribution à partir de la date d'émission de la pièce la plus récente, outre le fait qu'elle ne nous renseigne en rien sur le sens de l'occultation, ne tient pas compte de la durée de circulation d'une monnaie. Quoi qu'il en soit, regardons de plus près le recensement des trésors monétaires situés en Hispanie méridionale. Le plus complet, mais aussi le plus exposé à la controverse, est celui qu'a réalisé F. García Mora, comptant pas moins de huit trésors de monnaies d'argent, dont deux sans aucune donnée précise, ce qui nous ramène à seulement six trésors potentiels[106]. La récente révision du trésor d'Espejo (Cordoue) par F. Chaves Tristán, qui conclut à une datation aux environs de 44-40 av. J.-C. d'après la dernière pièce émise, nous oblige à l'exclure de notre inventaire. En revanche, la numismate sévillane inclut, outre un trésor de monnaies de bronzes indigènes[107], deux nouveaux trésors, composés exclusivement de deniers romains, à savoir celui de Mahaliman (Constantina, Séville) et celui de Puerto Serrano (Cadix)[108].

Au final, nous obtenons trois trésors monétaires datables des guerres sertoriennes, ou plutôt trois trésors dont la date de la pièce la plus récente coïncide avec la période sertorienne, et six trésors composés de monnaies d'argent supposés de l'époque sertorienne (Fig. 3).

Ce recensement appelle plusieurs remarques :

-l'association de monnaies mixtes (soit romaine et indigène) est assez typique de la période sertorienne. Néanmoins, nous trouvons également ce type de trésor monétaire dans quelques occultations d'époque antérieure[109].

-les trésors datables de la période sertorienne comportent un nombre de monnaies très réduits. Il doit s'agir la plupart du temps de la bourse d'un soldat.

-les trois trésors datables de la période sertorienne correspondraient assez bien à deux moments forts des guerres sertoriennes : celui de Mahaliman (Séville) s'accorde avec les mouvements de troupes de l'été 80, qui se soldèrent par la défaite de Fufidius près du Bétis ; ceux de Puerto Serrano (Cadix) et de Puebla de los Infantes (Séville) peuvent s'inscrire dans la période comprise entre l'été 76 et l'été 75, soit de la bataille d'*Italica* à la mort des frères Hirtuleii peu après la bataille de *Segovia*.

-les trésors supposés de l'époque sertorienne présente une homogénéité géographique, étant presque tous issus de la zone minière de la Sierra Morena. On observe que la majorité

---

d'un transfert punitif du plateau vers la plaine opéré par Rome en signe de représailles à la suite de la rencontre avec les Lusitaniens sur le *Mons Belleia* (voir Sillières *et alii*, 1995, p. 52 et 70).

[104] Villaronga, 1993, p. 47-55.

[105] Chaves Tristán, 1996, p. 497 et 575.

[106] García Mora, 1994, p. 277-278.

[107] Chaves Tristán, 1991-93, p. 283.

[108] Chaves Tristán, 1996, p. 488-491.

[109] Chaves Tristán, 1996, p. 489, tableau 1.

des trésors apparaissent dans des lieux liés à l'exploitation minière ou au trafic du métal. La relation entre les mines et la thésaurisation est assurée. La zone de *Castulo* revêt une importance géopolitique et économique primordiale. Comme celles de la région de Carthagène, les mines de la région sud de la Sierra Morena (région de *Castulo*) furent exploitées dès le début du IIe siècle av. J.-C.[110] En revanche, les mines de la zone nord de la Sierra Morena -El Centenillo et Diógenes en particulier- ne paraissent pas avoir été en activité avant la fin de ce même siècle[111]. Durant la période sertorienne, l'activité minière dans la Sierra Morena et dans la zone de Carthagène ne s'est pas relâchée, bien que l'on note quelques destructions matérielles[112]. Pour expliquer l'importance des occultations dans la région, F. García Mora évoque la lutte que Metellus livra contre Sertorius pour conserver cet espace d'approvisionnement, sensé autofinancer sa campagne[113].

Ainsi, comparés aux trésors monétaires de la fin du IIe siècle av. J.-C. et ceux de la période césarienne, les occultations datables des guerres sertoriennes paraissent insignifiantes. Est-ce à dire que ce conflit eut qu'une faible incidence sur le territoire et sur ses infrastructures ? La même question s'est posée pour la partie septentrionale du royaume maure. Les séquelles matérielles paraissent infimes comparées à d'autres zones, comme celle de la vallée moyenne de l'Ebre[114]. Peut-on dire pour autant que la zone du Détroit sort indemne de l'épisode sertorien ?

3.2. *De la navigation dans la zone du Détroit*

Bien que Salluste parle de « sacs de cités du Sud », c'est surtout les eaux du détroit de Gibraltar qui eurent à souffrir de l'instabilité due aux agissements du général Sertorius[115]. En effet, après la défaite navale de Cotta au large de Mellaria, les pirates ciliciens au service de Sertorius contrôleront jusqu'en 75 av. J.-C., de leurs bases de *Carthago Nova* et de *Dianium* ou *Artemision* (Denia?), les eaux de l'Extrême-Occident, neutralisant par là même tout trafic maritime est-ouest, et probablement nord-sud[116]. Les navigateurs-marchands phénico-puniques durent être fortement gênés par cette situation qui les empêchait de commercer avec les régions du Golfe de Gascogne, avec l'Italie, mais aussi avec le continent africain[117]. Dans ces conditions, il ne paraît pas saugrenu d'envisager un arrêt momentané du

[110] Voir la description qu'en fait Polybe, probablement vers 151 av. J.-C. (*ap.* Strabon, 3, 2, 10).
[111] Domergue, 1990, p. 183 ; Chaves Tristán, 1987-88, p. 631-632 ; Jones, 1980, p. 156.
[112] Domergue, 1967 ; *Id.*, 1971.
[113] García Mora, 1994, p. 279-280. Pour sa part, F. Chaves Tristán (1996, p. 490-501, cartes 1 et 2, et tableau 3), montrent que les nombreux trésors de la seconde moitié du IIe siècle av. J.-C., qui se concentrent plus particulièrement dans la zone du Haut-Guadalquivir et dans la Sierra Morena, ainsi que près des mines de pyrites d'*Hispalis* et le long du Guadalquivir, laissent supposer une circulation de numéraire relativement fluide autour des gisements miniers et attestent la présence de personnes capables de capitaliser des monnaies. En comparaison, l'épisode sertorien passerait presque inaperçu (Amela Valverde, 1990). Les occultations se feront de nouveau plus fréquentes aux alentours des années 46-45 av. J.-C., particulièrement dans la zone de *Corduba* et *Munda*.
[114] Voir la communication de F. Beltán Lloris dans ce même numéro.
[115] Salluste, *Hist*, 1, 123.
[116] Plutarque, *Pomp*., 19 ; Plutarque, *Sert.*, 21 ; Strabon, III, 4, 6.
[117] J. Muñiz Coello (1978, p. 243-254) observe que les routes terrestres se substituent aux routes maritimes durant la première moitié du Ier siècle av. J.-C. Le ravitaillement des troupes militaires stationnées en Hispanie s'effectue par le trajet Ligurie-Gaule-Pyrénées-Citérieure avant de se propager dans le reste de l'Hispanie. Ces zones de transit étaient contrôlées par les légions. On peut penser que certains produits du Sud bénéficiaient de ce parcours balisé pour remonter jusqu'à Rome. L. Amela Valverde (1990, p. 19-30) a montré que les trésors exclusivement composés de monnaies romaines étaient localisés sur les routes commerciales, les côtes et le long des grands axes fluviaux ; cette pénétration du numéraire romain en Péninsule révèle l'existence d'un commerce actif entre l'Hispanie et la péninsule italique.

fonctionnement du « Circuit du Détroit », que l'on peut situer au minimum entre 82 et 75 av. J.-C. Les actes de piraterie ne cessèrent pas avec la prise de *Carthago Nova* par C. Memmius ; il fallut attendre le commandement extraordinaire de Pompée pour éradiquer ce fléau de la Méditerranée occidentale[118]. Pourtant, en 124-123 av. J.-C., le Sénat avait déjà ordonné à Q. Caecilius Metellus Balearicus la conquête des Iles Baléares, et en particulier celle de Majorque, où les pirates ciliciens, avec la complicité de la population locale, avaient installé leur refuge[119]. Mais les pirates ne disparurent pas pour autant, et il dut exister tant sur la côte africaine que sur le littoral du Levant des escales qui leur servaient d'abri. Strabon ne dit-il pas qu'*Hemeroskopion* est un lieu « propice à la piraterie »[120] ? Et Ascalis n'entretient-il pas de bonnes relations avec ces mercenaires des mers ? L'instabilité politique provoquée par la rébellion de Sertorius réveilla l'activité des corsaires de Cilicie ; celle-ci proliféra durant les Guerres Civiles. Le problème prit une telle envergure que non contents d'attaquer les navires en pleine mer, les pirates saccageaient aussi les îles et les cités côtières[121]. Ainsi, dans cette première moitié du Ier siècle av. J.-C., les écumeurs orientaux opéraient dans toute la Méditerranée jusqu'aux Colonnes d'Hercule[122]. Ils entravèrent le bon déroulement de la navigation et du commerce, interrompant très certainement pendant des laps de temps variables toute activité maritime en Extrême-Occident. D'autres auteurs plus tardifs, écrivant à un moment où la navigation est libre et le commerce maritime intense, se souviennent de la fermeture de la circulation dans la zone du Détroit en raison de la piraterie qui y sévissait[123].

En 67 av. J.-C, la *lex Gabinia* donna à Gnaeus Pompeius un pouvoir sans précédent pour chasser les pirates de la Méditerranée. Fort de 200 navires, le Magnus nettoya en quarante jours les eaux de la Méditerranée occidentale[124]. Ainsi, à partir de 67 av. J.-C., nous pouvons considérer que les conditions de navigation et de commerce entre les différents acteurs occidentaux sont totalement rétablies. Remarquons que cet « arrêt » momentané du commerce extrême-occidental n'a pas remis en question l'ouverture du marché maurétanien amorcée sous le règne de Bocchus Ier : les productions italiques pénètrent désormais massivement sur le territoire maure[125].

CONCLUSIONS

Le soulèvement organisé par Sertorius annonce une ère de conflits politiques et d'opposition sociale dans tout l'Empire et dont l'Hispanie est un des théâtres d'opérations privilégiés. Ces « Guerres Civiles » obligent la population locale à prendre parti pour l'une ou l'autre faction ; les élites indigènes, soucieuses de conserver leur suprématie, participent à la généralisation du clientélisme. En outre, ces luttes génèrent des mouvements massifs de population -essentiellement des troupes militaires-, de capitaux -financement des armées-, de marchandises -ravitaillement des armées. Ce brassage multiforme fait entrer, rapidement et définitivement, l'Hispanie dans l'ambiance politique et culturelle romaine et laisse présager le même sort pour la Maurétanie de l'ouest. Ainsi, tous les niveaux de la société sont concernés : le politique voit se multiplier les octrois de statuts personnels ou municipaux selon le droit romain ; l'économique enregistre une importation massive de produits italiques ; quant au

[118] Plutarque, *Pomp.*, 24 ; Cicéron, *De imp. Cn. Pomp.*, 35 ; Dion Cassius, 48, 2.
[119] Strabon, III, 5, 11 ; Florus, 1, 43 ; Orose, V, 13.
[120] Strabon, III, 4, 6.
[121] Plutarque, *Pomp.*, 25-26.
[122] En effet, Pompée reçut la charge de toute la Méditerranée, depuis la côte orientale jusqu'aux Colonnes d'Hercule (Plutarque, *Pomp.*, 25).
[123] Aelius Aristide, *Orat.*, 36, 91.
[124] Plutarque, *Pomp.*, 26.
[125] Morel, 1992, p. 229.

domaine socio-culturel, il est caractérisé par la diffusion de la langue latine et par l'expansion de l'iconographie romaine. Dans un certain sens, l'action de Sertorius dans la zone du Détroit agit comme un accélérateur, et parfois comme un révélateur, de ce processus évolutif, qui conduit à la romanisation totale de l'Extrême-Occident. Nous avons pu le constater au travers de la rénovation du *foedus* gaditain intervenue en 78 av. J.-C. et du rétablissement de la situation successorale dans le royaume de Maurétanie. De plus, indirectement, l'action sertorienne a contribué à la fermeture de nombreux ateliers monétaires indigènes en guise de représailles, ce qui a eu pour effet de renforcer l'emprise du denier romain. Cette pratique interventionniste sera reprise ultérieurement dans la politique « atlantique » de César et amplifiée par son successeur.

Enfin, si la zone du détroit de Gibraltar et le circuit qui lui est rattaché ont semblé souffrir non de difficultés de production mais plutôt de commercialisation durant les guerres sertoriennes, celles-ci s'estompent rapidement à partir de 67 av. J.-C., ouvrant très largement la zone extrême-occidentale non seulement aux produits, mais aussi à de nouvelles pratiques venues d'Italie.

Bibliographie

AKERRAZ A. *et alii*, 1981-82, Fouilles de Dchar Jdid, 1977-1980, *BAM*, 14, p. 169-225.
AMANDRY M., 1989, Notes de numismatique africaine IV. Le monnayage de Bocchus, fils de Sosus, ou le prétendu monnayage de l'interrègne de Maurétanie, *Revue Numismatique*, 31, p. 80-85.
AMELA VALVERDE L., 1990, La circulación monetaria romano republicana durante la guerra sertoriana según las ocultaciones de la época (82-72 a.C.), *Gaceta Numismática*, 97-98, p. 19-30.
ARCE J., 1988, Las guerras lusitanas, dans *Historia de España antigua*, 2, Madrid, p. 93-97.
AUBET M.E., 1994, *Tiro y las colonias fenicias de Occidente*, Barcelone.
BEHEL M., 1992, Fortifications pré-romaines au Maroc : Lixus et Volubilis, essai de comparaison, Colloque international de Larache (8-11 novembre 1989), *Lixus*, (EFR, 166), Rome, p. 239-248.
BELTRÁN MARTÍNEZ A., 1977, Monedas hispánicas con rótulos púnicos, *Numisma*, 27, p. 41-59.
BOSCH GIMPERA P., 1962, La conquista de España por Roma (218-19 a. de C.), dans R. Menéndez Pidal (coord.), *Historia de España*, 2, Madrid, p. 90-95.
CABALLOS RUFINO A., 1989, Los senadores de origen hispano durante la República Romana, *Estudios sobre Urso. Colonia Iulia Genetiva*, Séville, p. 233-279.
CALLEGARIN L. et EL HARRIF F.-Z., 2000, Ateliers et échanges monétaires dans le 'Circuit du Détroit', Actes de la table-ronde Madrid 1999, *Los Cartagineses y la monetización del Mediterráneo* occidental, (*Anejos de AEspA* 22) Madrid, p. 23-43.
CAMPS G., 1960, *Aux origines de la Berbérie. Massinissa ou les débuts de l'Histoire*, Alger.
CAMPS G., 1970, Sosus ou Mastanesosus, roi de Maurétanie, 80?-49?, *Encyclopédie berbère*, 4, Aix-en-Provence, (éd. provisoire, cahier n. 5).
CAMPS G., 1981, Les derniers rois numides : Massinissa II et Arabion, *BACTHS*, Nlle série, 15-16, 1984, p. 303-311.
CAMPS G., 1987, *Les Berbères. Mémoire et identité*, Paris.
CHATELAIN L., 1941-1942, Balles de fronde de Volubilis, *BCTH*, p. 400-401.
CHAVES TRISTÁN F., 1987-88, Aspectos de la circulación monetaria de dos cuencas minerarias andaluzas. Riotinto y Cástulo (Sierra Morena), *Habis*, 18-19, p. 613-637.
CHAVES TRISTÁN F., 1991-93, Consideraciones sobre tesorillos de moneda de bronce en Hispania. República e inicios del Imperio Romano II, *Acta Numismática*, 21-23, p. 267-284.
CHAVES TRISTÁN F., 1996, *Los tesoros en el sur de Hispania. Conjuntos de denarios y objetos de plata durante los siglos II y I a.C.*, Séville.
CHAVES TRISTÁN F., GARCÍA VARGAS E. et FERRER ALBELDA E., 2000, Sertorio: de Africa a Hispania, *Africa Romana. Atti del XIII convegno di studio* (Djerba 1998), 2, Rome, p. 1463-1486.
CHIC GARCÍA G., 1980, Consideraciones sobre las incursiones lusitanas en Andalucía, *Gades*, 5, p. 15-25.
CHIC GARCÍA G., 1981, La actuación político-militar de Quinto Sertorio durante los años 83-80 a. C., Actas del Primer Congreso Andaluz de Estudios Clásicos, Jaén, p. 168-171.
DECRET F. et FANTAR M., 1981, *L'Afrique du Nord dans l'Antiquité*, Paris.
DEPEYROT G., 1999, *Zilil I. Colonia Iulia Constantia Zilil. Etude du numéraire*, (EFR 250), Paris-Rome.
DES BOSCS-PLATEAUX F., 1994, L. Cornelius Balbus de Gades : la carrière méconnue d'un espagnol à l'époque des Guerres Civiles (Ier siècle av. J.-C.), *MCV*, 30, 1, p. 7-35.
DOMERGUE C., 1967, La mine antique de Diógenes (province de Ciudad Real), *MCV*, 3, p. 29-50.

DOMERGUE C., 1971, El Cerro del Plomo. Mina El Centinillo (Jaén), *NAH*, 16, p. 340-343.
DOMERGUE C., 1990, *Les mines de la Péninsule ibérique dans l'antiquité romaine*, Rome.
EUZENNAT M., 1960, L'archéologie marocaine de 1958 à 1960, notice de Dchar Jedid, *BAM*, IV, p. 523-560.
EUZENNAT M., 1966, Le roi Sosus et la dynastie maurétanienne, dans *Mélanges d'archéologie, d'épigraphie et d'histoire offerts à J. Carcopino,* Paris, p. 333-339.
GARCÍA MORA F., 1991, *Un episodio de la Hispania Republicana: la guerra de Sertorio*, Grenade.
GARCÍA MORA F., 1994, El conflicto sertoriano y la provincia hispania de Ulterior, Actas del II Congreso de Historia de Andalucía (Córdoba, 1991), Cordoue, p. 271-284.
GARCÍA MORA F., 1995, El periplo sertoriano, Actas del II congreso internacional 'El Estrecho de Gibraltar' (Ceuta, 1990), Madrid, 1995, p. 197-209.
GHAZI-BEN MAÏSSA H., 1996, Les origines du royaume d'*Ascalis*, *L'Africa Romana. Atti dell'XI convegno di studio* (Carthage, 1994), Sassari, p. 1403-1416.
GONZÁLEZ ROMAN C., 1981, *Imperialismo y romanización en la provincia Hispania Ulterior*, Grenade.
GOZALBES CRAVIOTO E., 1988, La pirateria en el estrecho de Gibraltar en la antigüedad, Actas del I Congreso internacional 'El estrecho de Gibraltar' (Ceuta, 1987), 1, Madrid, p. 769-778.
GOZALBES CRAVIOTO E., 1978, Kitzan, poblado púnico-mauritano en las inmediaciones de Tetuán, *AntAfr*, 12, p. 15-19.
GSELL S., 1913-1928, *Histoire ancienne de l'Afrique du* Nord, 8 vol., Paris.
JODIN A., 1982, *Volubilis regia Iubae : contribution à l'étude des civilisations du Maroc pré-claudien*, Bordeaux.
JONES G. D. B., 1980, The Roman mines at Riotinto, *JRS*, 70, p. 149-158.
KONTORINI V. N., 1975, Le roi Hiempsal II de Numidie et Rhodes, *L'Antiquité classique*, 64, p. 88-99.
LENOIR M., 1987, Ab eo XXV in ora oceani colonia Augusti Iulia Constantia Zilil, *L'Africa romana. Atti del IV convegno di studio* (Sassari, 1986), Sassari, p. 433-444.
LENOIR M., 1992, Lixus à l'époque romaine, Colloque international de Larache (8-11 novembre 1989), *Lixus*, (EFR, 166), Rome, p. 271-287.
LÓPEZ CASTRO J.-L., 1995, *Hispania Poena: los Fenicios en la Hispania romana (206 a.C.-96 d.C.)*, Barcelone.
LÓPEZ PARDO F., 1987, *Mauritania Tingitana. De mercado comercial púnico a provincia periférica romana*, Thèse inédite, Madrid.
LÓPEZ PARDO F., 1990a, Nota sobre las ánforas II y III de Kuass (Marruecos), *AntAfr*, 26, p. 13-23.
LÓPEZ PARDO F., 1990b, Sobre la expansión fenicio-púnica en Marruecos. Algunas precisiones a la documentación arqueológica, *AEspA*, 63, Madrid, p. 7-41.
MAJDOUB M., 1992, Les luttes du début du Ier siècle av. J.-C. au nord de la Maurétanie, Colloque international de Larache (8-11 novembre 1989), *Lixus*, (EFR, 166), Rome, p. 235-238.
MAJDOUB M., 1996, La Maurétanie et ses relations commerciales avec le monde romain jusqu'au Ier siècle av. J.-C., *L'Africa Romana. Atti del XI convegno di studio* (Carthage, 1994), Sassari, p. 287-303.
MAJDOUB M., 1998, Pompeius Magnus et les rois maures, *L'Africa Romana. Atti del XII convegno di studio* (Olbia, 1996), Sassari, p. 1321-1328.
MANFREDI L.-I., 1995, Monete puniche. Repertorio epigrafico e numismatico delle leggende puniche, dans *Bolletino di numismatica. Monografia 6 Rep.*, Rome.

MARION J., 1960, Volubilis : balles de fronde estampillées du Ier siècle av. J.-C., *BAM*, 4, p. 488-490.
MAZARD J., 1955, *Corpus nummorum Numidae Mauritaniaque*, Paris.
MOREL J.-P., 1992, La céramique à vernis noir du Maroc : une révision, Colloque international de Larache (8-11 novembre 1989), *Lixus*, (EFR, 166), Rome, p. 217-233.
MÜLLER L., 1874, *Numismatique de l'ancienne Afrique*, Copenhague.
MUÑIZ COELLO J., 1978, Sobre el abastecimiento al ejercito romano durante la conquista de Hispania, *Habis*, 9, p. 243-254.
PONSICH M., 1970, *Recherches archéologiques à Tanger et dans sa région*, Paris.
PONSICH M., 1982, Lixus : informations archéologiques, *ANRW*, II, 10, 2, p. 817-849.
RAMÓN TORRES J., 1995, *Las ánforas fenicio-púnicas del Mediterráneo central y occidental*, Barcelone.
RODRÍGUEZ NEILA J.-F., 1980, *El municipio romano de Gades*, Cadix.
SALINAS DE FRIAS M., 1995, *El gobierno de las provincias hispanas durante la República romana (218-27 a. C.)*, Salamanque.
SCHULTEN A., 1949, *Sertorio*, Barcelone.
SILLIERES P. *et alii*, 1995, *Baelo Claudia : une cité romaine de Bétique*, Madrid.
SPANN Ph. O., 1987, *Quintus Sertorius and the legacy of Sulla*, Fayetteville.
TARRADELL M., 1953, Acerca de las etapas de la romanización en Marruecos, *Actas del III Congreso nacional de arqueología*, Madrid, p. 213-220.
TARRADELL M., 1954, Nuevos datos sobre la guerra de los Romanos contra Aedemon, *Actas del congreso arqueológico del Marruecos español* (Tétouan, 1953), 1, Tétouan, p. 337-344.
TARRADELL M., 1960, *Historia de Marruecos. Marruecos púnico*, Tétouan.
VILLARONGA L., 1993, *Tresors monetaris de la Peninsula iberica anteriores a August: repertori i analisi*, Barcelone.
VUILLEMOT G., 1965, *Reconnaissance aux échelles puniques d'Oranie*, Autun.
VUILLEMOT G., 1971, Siga et son port fluvial, *AntAfr*, 5, p. 76-84.

Figures

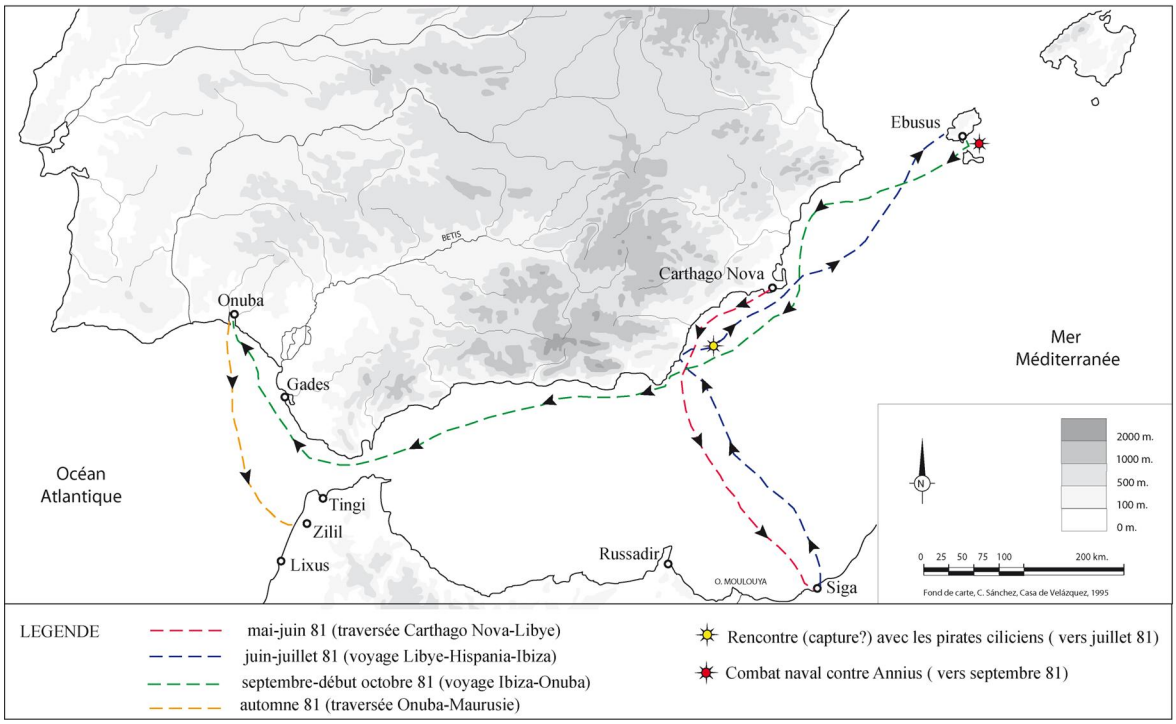


Fig. 1. Le périple de Sertorius entre le printemps 81 et l'automne 81 av. J.-C.

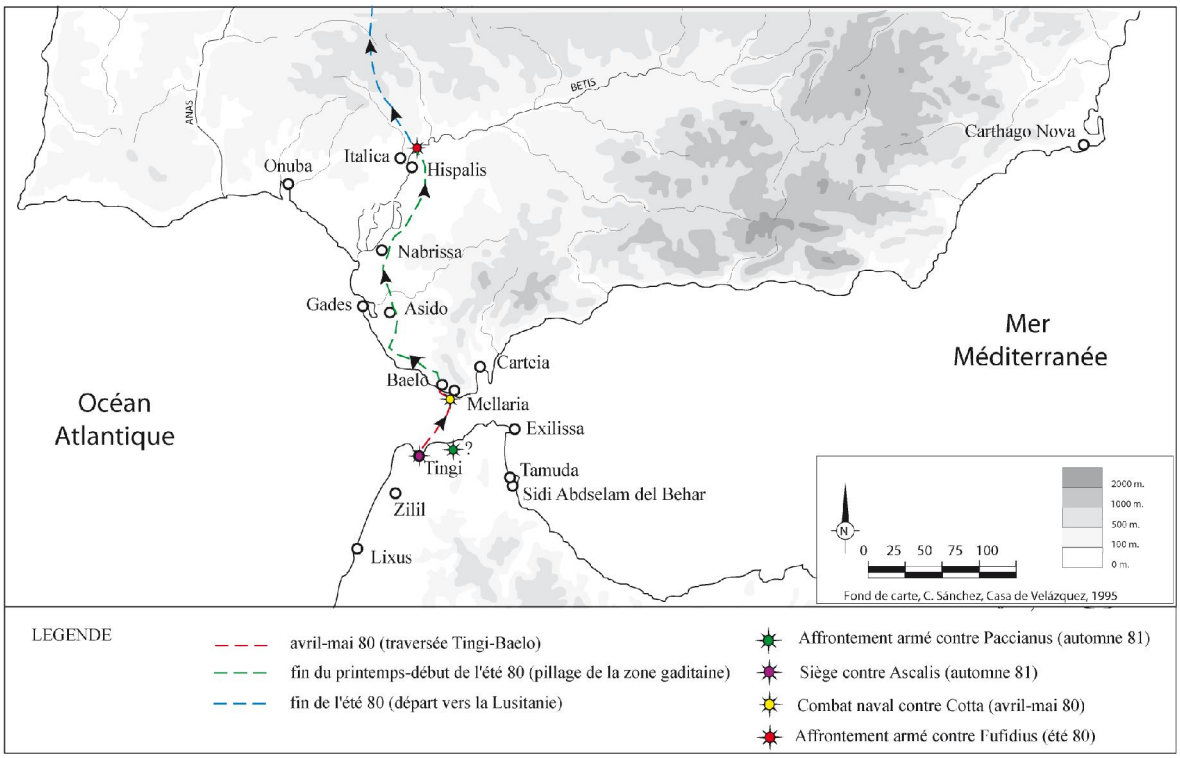
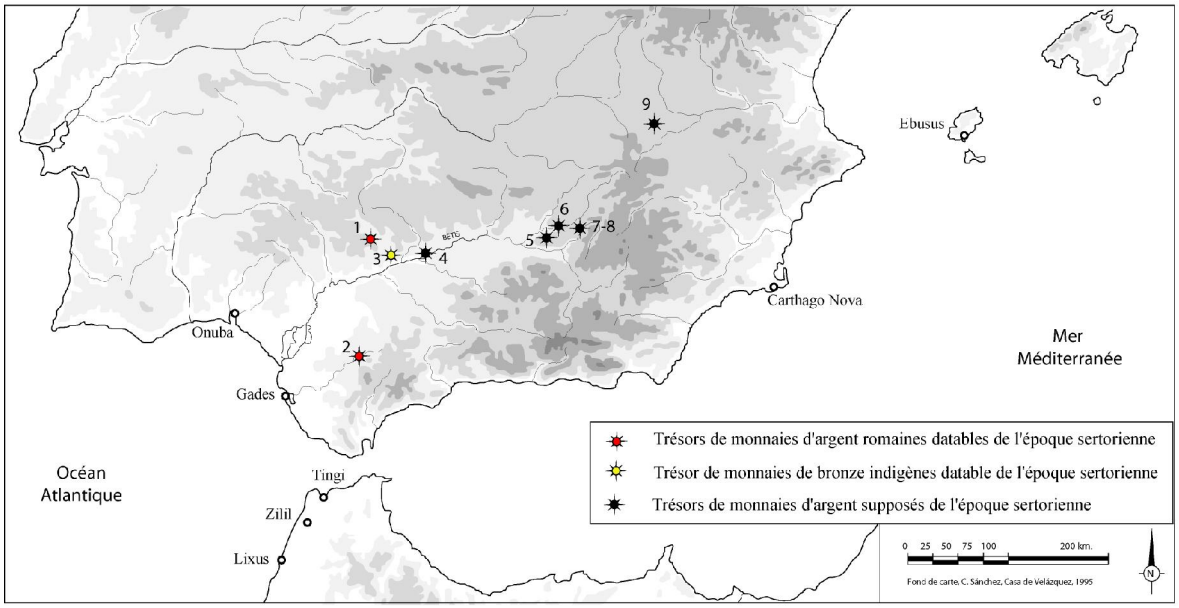


Fig. 2. Le périple de Sertorius entre le printemps 80 et l'automne 80 av. J.-C. (à partir de Félix García Morá, 1991)



Trésors datables de l'époque sertorienne								
N°	**TRESOR**	**Nombre de monnaies Supposées**	**Etudiées**	**Nombre de monnaies romaines**	**Date de la dernière pièce**	**Nombre de monnaies ibériques**	**Bijoux, inscriptions**	**Zone**
1	Mahaliman (Constantina, Séville)	18	18	18 deniers	82-81 av. J.-C. *C. ANNIVS T. F*	-	-	Mines
2	Puerto Serrano (Cadix)	¿?	28	28 deniers	77 av. J.-C. *C. L. RVTILI FLAC*	-	-	
3	Puebla de los Infantes (Séville)	26	26		76-74 av. J.-C.	26 bronzes		Voies et mines
Trésors supposés de l'époque sertorienne								
4	Marrubiales de Córdoba (Cordoue)	306	306	1 victoriat 224 deniers	109-108 av . J.-C. *L. LVTATI CERCO*	1 drachme d'*Arse* 79 deniers	Bijoux	Voies et mines
5	Torres (Jaén)	683 ?	117	1 victoriat 108 deniers	105 av. J.-C. *L. THORIUS*	8 deniers	Inscription, vases	Mines
6	Santa Helena (Jaén)	¿?	21	21 deniers	102 av. J.-C. *L. CASSI CAEICIAN*	-	-	Mines
7	Mogón I (Jaén)	1281	-	1258 deniers	101 av. J.-C. *L. SENTI*	-	Vases, bijoux	Voies et mines
8	Mogón II (Jaén)	Plus de 1000 ?	-	?	-	23 deniers	-	Voies et mines
9	Los Villares (Jaén)	Plus de 1000?	-	1000?	Fin IIe s.-début Ier s. av. J.-C. ?	12 deniers	Inscription, vases et bijoux	Mines

Fig. 3. Les trésors monétaires de l'époque sertorienne dans le sud de l'Hispanie.